



# Lectures

Revue mensuelle  
de  
bibliographie critique.

Page

## SOMMAIRE

## IDÉAL ET PRINCIPES

- Diagnostic culturel  
Théophile Bertrand 193

## ÉTUDES CRITIQUES

- Les Misérables*, de Victor Hugo  
Hilaire de La Pérade, capucin 202
- Le Pain et l'Or*, de J.-M. Gatheron  
Rodolphe Laplante 208
- Pour les jeunes : la collection *Signe  
de Piste*..... Guy Boulizon 213
- Les Livres de la Jungle, de Kipling  
J.-M. Gaboury, c.s.c. 217

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

- Volumes (Voir liste p. 3 de la couver-  
ture)..... 222
- Revues..... 253

Tome I - no 4  
DÉCEMBRE 1946

Montréal, P.Q.



# LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Technique bibliographique : Cécile MARTIN

## COMITÉS CONSULTATIFS

### *Doctrine et Droit canonique*

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,  
professeur à la Faculté de Droit canonique de  
l'Université Laval.

Jean-Fr. BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,  
professeur de Philosophie au Scolasticat des  
Pères du T.-S.-Sacrement, à Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,  
professeur de Droit canonique au Grand Sé-  
minaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,  
professeur de Philosophie au Collège de Saint-  
Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,  
professeur de Rhétorique au Collège Saint-  
Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,  
professeur de Philosophie au Collège Jean-de-  
Brébeuf.

### *Technique bibliographique*

Roméo BOILEAU, c.s.c.,  
professeur de *Classification systématique* à  
l'École de Bibliothécaires de l'Université de  
Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,  
professeur de *Bibliographie* à l'École de Bi-  
bliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,  
professeurs de *Catalographie* à l'École de Bi-  
bliothécaires.

## NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique<sup>20</sup> des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

## CANADA :

le numéro ..... \$0.25

abonnement annuel ..... 2.50

## ÉTRANGER :

abonnement annuel ..... 3.00

## FRANCE :

abonnement annuel ..... 300 fr.

LA PROCURE GÉNÉRALE DU CLERGÉ,  
5, rue de Mézières,  
Paris (VI<sup>e</sup>), FRANCE.

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.*



25 EST, RUE SAINT-JACQUES  
MONTRÉAL - 1 \*PLateau 8335

## *Diagnostic Culturel*

### Tête et cœur

Le présent article voudrait souligner que l'intoxication et l'aveuglement de l'esprit, tout autant que les passions du cœur, sont aujourd'hui une cause de ruine pour la société. Ce sera là, par le fait même, indiquer implicitement l'importance d'une œuvre d'orientation des lectures.

L'intoxication de la tête moderne, sujet de suprême importance pour le catholique puisqu'il s'agit de la culture et que, dans une perspective catholique, ce problème de la culture, qui en est un de fidélité à une hiérarchie de valeurs avant d'être une question d'érudition, de technique ou d'organisation, commande la solution de tous les autres problèmes.

#### PRIMAUTÉ DE L'INTELLIGENCE

Une telle affirmation pourra d'abord sembler trop péremptoire à plusieurs. C'est qu'ils perdent de vue « la primauté métaphysique de l'intelligence ». Et qu'on n'aille pas croire que ce sont nécessairement ceux qui défendent ces prérogatives de l'esprit qui oublient « la primauté pratique de la volonté », l'influence souvent prépondérante de l'effectivité et même du subconscient sur nos actes quotidiens. Les intellectuels qui, en face de ces revendications métaphysiques, se sentent enclins à boudier le thomisme, devraient d'abord songer qu'ils ne sont peut-être pas plus grands que les papes qui ont donné à l'Église saint Thomas comme Docteur commun, et que les volumes *ad mentem Sancti Thomæ* peuvent bien souvent n'être qu'un pâle reflet de la doctrine du maître. Le thomisme apparaît aujourd'hui la seule doctrine qui puisse sauver toute la vérité sur tous les plans ; ceux qui en doutent, pour des raisons d'efficacité concrète, des

« raisons pratiques » comme ils disent, n'ont compris du thomisme que des thèses éparses, séparées de l'organisme intégral de la *philosophia perennis*<sup>1</sup>. Ils doivent dans tous les cas se garder de mettre au passif d'une telle synthèse de la pensée, des défaillances qui relèvent bien plutôt des carences de ceux qui l'étudient.

Quoi qu'il en soit, ces considérations nous entraîneraient trop loin et nous nous bornons ici à envisager notre sujet au point de vue historique, dans la contingence des faits. Or, qui ne sait, s'il s'est quelque peu frotté aux Lettres, qu'au temps des splendeurs de la monarchie française par exemple, à l'époque moderne, avant la période contemporaine de l'histoire, si on était trop souvent comme de nos jours le jouet de ses passions, on ne tentait pas généralement de les justifier, de les ériger en système ? « Le cœur ne faisait pas mal à la tête » au point d'amener les hommes « à croire comme ils vivaient s'ils ne vivaient pas comme ils croyaient ».

### DÉMISSION DE L'INTELLIGENCE

Le monde a tristement progressé depuis et un raccourci philosophique de l'histoire du monde chrétien n'est pas de trop pour nous aider à saisir les problèmes de civilisation qui commandent les grands cycles de son évolution. C'est pourquoi, en dépit de sa terminologie un peu lourde, bien riche en leçons nous apparaît le triptyque de l'histoire occidentale depuis le Christ, triptyque qui ramasse cette histoire en trois grandes époques : l'époque théocratique, l'époque anthropocentrique et l'époque théocentrique.

Le moyen âge, au cours duquel le temporel est surtout l'instrument du spirituel, représente l'époque théocratique. Nous assistons, de nos jours, à la liquidation du monde anthropocentrique, dans lequel l'homme s'est innocemment constitué le centre de l'univers. Enfin, nous espérons nous acheminer vers l'époque théocentrique, dans laquelle tout doit se tourner vers le spirituel, se suspendre à Dieu, mais dans le respect des prérogatives propres du temporel et de sa fin ultime infravalente : le bien commun de la société civile. Ces perspectives rendent plus facile la compréhension du drame aux proportions universelles que nous vivons.

<sup>1</sup> Même l'« existentialisme » le plus dynamique peut sembler une déformation, un ersatz, à côté de la doctrine de l'être chez saint Thomas. On peut lire à ce sujet l'intéressante « étude critique » du R. P. Jacques Tremblay sur le *Thomisme* d'Étienne Gilson et sur *Être et agir dans la philosophie de saint Thomas* du P. Joseph de Finance, étude parue dans le numéro 3 de *Lectures* (Novembre 1946).

Les idées mènent le monde, aime-t-on à répéter, justifiant par là, en langage ordinaire, « la primauté métaphysique de l'intelligence ». Nous ajoutons : les savoirs supérieurs dans la hiérarchie des sciences, commandent, par nature, les savoirs inférieurs. Même si on oublie ou néglige ces savoirs supérieurs. Car c'est faire de la philosophie que de nier la philosophie ; il faut se baser sur des certitudes même pour jouer au pseudo-doute universel.

Par ces remarques, en apparence digressives, nous tenons le nœud de tout le chaos contemporain.

Chevauchons quelques sommets de la décadence anthropocentrique, au cours de laquelle l'homme, pris de vertige devant la prise de conscience de son amabilité, de ses grandeurs, des puissances de la nature, rejette une à une toutes les disciplines qui pouvaient seules sauver cette amabilité, ces grandeurs et cette nature : émancipation de la théologie avec Luther, de la philosophie avec Descartes, de la doctrine sociale avec Rousseau. Parallèlement, dans les faits, émancipation de la conscience par le libre examen, de la foi qui se libère de la nécessité des œuvres, de l'esprit philosophique qui se dessèche dans la subjectivité, de la liberté qui se dérobe à la finalité, de la politique qui oublie le bien commun, de l'économique qui détrône la politique.

Tous les progrès contemporains, hors de l'orbite pondérateur des Sages, ont faussé leur trajectoire et évolué vers la mort, satellites fous partis à l'aventure dans le ciel de l'histoire. Et c'est dans la réalité la plus réellement quotidienne, au dernier échelon des valeurs, sur le terrain économique, que l'homme, ce pauvre « animal qui se nourrit de transcendants », qui a « plus besoin de métaphysique que de charbon », éprouve aujourd'hui le plus douloureusement les conséquences funestes de sa folle équipée. Le « dieu tombé » du poète, fait pour jouir de la splendeur de l'être et de l'ordre, en est réduit, malgré la science, les inventions et le progrès matériel, à lutter féroce pour les nécessités du corps. Aussi Pie XI a-t-il pu écrire : « C'est sur le terrain économique que le salut des âmes est en jeu. » Hélas ! le malheureux ne peut retrouver ses voies, ayant détruit les normes et les disciplines qui peuvent seules le guider. Il a perdu le nord. Il cherche en vain, dans la multiplicité des systèmes, les principes qui lui permettraient de reprendre la route de son destin.

L'âge anthropocentrique qui, au début, avait du moins pour une bonne part sauvé la tête, l'a ensuite saccagée de fond en

comble. De sorte que, sans boussole, sans sagesse, cette tête est aujourd'hui déchirée par les idéologies les plus abracadabrantes et cherche le salut en aveugle, loin des sentiers de la nature et du bon sens. Sans doute, comme conséquence logique et fatale, les passions du cœur ont augmenté dans le désarroi d'une sensibilité que ne brident plus les lumières et le frein de l'esprit. Mais il reste que le cœur ne peut aimer comme il faut et ce qu'il faut si la tête n'éclaire pas ses amours, ne freine pas ses passions, ne calme pas ses fièvres. C'est pourquoi le penseur averti voit-il surtout, derrière le dévergondage des mœurs qui frappe d'abord les regards, l'absence complète de principes de vie et constate à l'évidence que l'anthropocentrisme se liquide sous le signe de l'intoxication intellectuelle, de la démission de l'intelligence.

L'aveu s'en trouve sous la plume même de gens étrangers à notre foi. Nous pouvions lire dans la revue *Relations* de mai 1941, page 127 :

« Les temps catastrophiques que nous vivons sont propices à la réflexion. Les États-Unis eux aussi y vont de leur examen de conscience : il révèle le désarroi inquiétant des esprits. On soupçonne vaguement que les plus hautes valeurs humaines sont actuellement en péril, mais ces valeurs, quelles sont-elles au juste, par qui et quoi sont-elles menacées, comment les défendre ?

« Ces questions et bien d'autres auxquelles la masse du peuple ne sait répondre amènent beaucoup de gens sérieux à regarder avec des yeux neufs le système éducatif de la nation. Sous la façade la plus brillante qui soit au monde, ils découvrent un vide immense : l'absence quasi-totale d'une « philosophie élémentaire de la vie ».

« Il faudrait citer par exemple Dorothy Dumber Brownley, dans *Harper's Magazine* : *Education for College or for Life*, ou Douglas E. Lawson dans *l'American Mercury* : *Why School-Teachers Can't Teach*. Comment les instituteurs pourraient-ils transmettre à leurs élèves une conception quelque peu cohérente de la vie quand ils en sont totalement dénués eux-mêmes ?

« Des hommes supérieurs, comme le professeur Adler, ou le président Hutchins de l'Université de Chicago, avaient depuis longtemps diagnostiqué et déploré l'absence d'une philosophie de base, *A stabilizing purpose*, dans le système éducatif américain. Un livre récent de W. D. Russell, doyen du Teacher's College de Columbia, *The New Common Sense*, signale la même carence. La crise présente ne fait que révéler le mal au grand jour. »

On pourrait multiplier de tels témoignages.

## CONSÉQUENCES

Les conséquences de cette démission de l'intelligence se manifestent dans les aberrations inconcevables de l'esprit moderne, dans le désarroi de la conscience privée et publique.

Laissons de côté les aventures de la littérature et de l'art, pour nous en tenir aux réflexions que suscite un chaos social qui, sans préjudice des causes d'un autre ordre, apparaît étroitement dépendant du marasme culturel. Dans cet ordre, on ne sait plus ce qu'est le bien commun, ce qu'est la personne humaine, ce qu'est l'autorité, ce qu'est la liberté, ce qu'est la famille, ce qu'est l'État, ce qu'est la politique, ce qu'est l'économie, ce qu'est la nature.

Entre catholiques cultivés nous ne pouvons douter que seule la Doctrine sociale de l'Église est apte à guérir la société, pose les jalons grâce auxquels il est possible de retrouver l'idéal du bien commun en évitant les pièges du collectivisme. Or, que constate-t-on chez trop de penseurs « officiels », chez les hommes politiques, chez les économistes, chez ceux qui *de fait* conduisent la barque sociale, régissent la politique et l'économie ? Soit absence complète de doctrine, de principes fondamentaux sains et justifiables ; soit doctrine tronquée ou radicalement insuffisante, principes incomplets ou sans prise sur le réel.

N'oublions pas que le monde récoltera demain ce qui aura été semé aujourd'hui. Et que sème-t-on ? Que prépare-t-on ? Là où ce n'est pas le communisme, c'est le socialisme ou toujours une forme quelconque d'étatisme centralisateur et niveleur. Que ce soit consciemment ou plus ou moins inconsciemment. Le règne de l'individualisme se dissout dans l'anarchie ; comme remède, on propose le collectivisme. Le libéralisme économique a fait faillite ; on lui oppose, au lieu d'une unité organique, l'unité de fer étatique ; ou bien on se contente d'essayer de le renflouer par des moyens de fortune. Le capitalisme se meurt de ses excès ; on

<sup>2</sup> Dans toute réforme, surtout une réforme d'envergure comme celle qui s'impose de nos jours, il faut distinguer deux phases : la phase de préparation spirituelle et la phase des réalisations. À la lumière de cette distinction, nos réflexions peuvent paraître pessimistes. À la première phase, sous la pression formidable des événements, connaît une accélération remarquable. Le renouveau philosophique a pour réplique, sur le plan économique par exemple, des essais audacieux qui ne craignent pas d'aborder la question des réformes de structure et de souligner l'importance des questions monétaires. Le lecteur peut, à ce sujet, dresser un éloquent inventaire en parcourant les publications françaises d'après-guerre. Nous esquissons d'ailleurs ici les lignes de force d'une évolution d'ensemble, sans nous arrêter aux îlots de résistance et de renouveau humain et chrétien qui portent, nous l'espérons, les promesses de l'avenir.

croit le guérir en accélérant — souvent bien inconsciemment encore — la conséquence logique de ses vices : le capitalisme d'Etat. L'Etat, qui a laissé tomber son sceptre, veut le redorer en absorbant tous les organismes inférieurs. On ne sait pas distinguer entre corporatisme social et économique et corporatisme d'état, entre signe de la richesse et richesse réelle, entre fin et moyen. Le régime de la fécondité absolue de l'argent conduit à cette absurdité contre nature et antiscientifique : le travail-fin en économie. La famille, cellule sociale, est battue en brèche par une société qui « secrète la misère comme une fonction normale de son organisme ». A moins qu'une guerre bienfaisante n'apporte une solution temporaire et hideusement matérialiste à une situation sans issue classique.

Triste bilan d'une civilisation malheureuse qui a vomie la Sagesse.

### LES CATHOLIQUES ET L'INTELLIGENCE

Dans cette pagaille, qu'en est-il du monde catholique ou plus précisément des laïques catholiques, au sein de cette réalité sociale particulière qu'ils constituent ou plutôt contribuent à constituer pour une bonne part, réalité qu'on a justement appelée « la réfraction sociologique du catholicisme » pour la distinguer d'avec l'Église ?

Sur le terrain doctrinal, ils se trouvent dans une situation privilégiée. Tout comme au temps des invasions barbares les moines ont sauvé du désastre les trésors de la culture antique, aujourd'hui encore l'Église a sauvé pour nous, de la barbarie moderne, les trésors de la Sagesse. De plus, toujours maternellement attentive à adapter l'immutabilité des principes éternels aux contingences historiques, elle nous a donné, par les Documents pontificaux, en particulier par les grandes Encycliques sociales, une « théologie » sociale, une « morale » politique et économique seules capables d'assurer le salut de la société.

Nous, laïques catholiques, qu'avons-nous fait de ces lumières ? « Ne dormons-nous pas sur l'amour que nous avons reçu » ?

Deux graves reproches, je crois, peuvent s'adresser à beaucoup de nos penseurs.

### INTELLECTUALISME

1. Trop souvent, quand ils ont réussi à s'élever à l'univers des idées, ils ne sont que les dilettantes sombrés dans l'intellectualisme. Ils n'ont pas le sens du réel, du concret, de la vie et semblent s'imaginer qu'il suffit de jongler avec des abstractions,

de contempler l'ordre dans la quiétude de leur bibliothèque pour l'assurer à la société. Ils confondent ainsi la contemplation mystique avec la contemplation strictement intellectuelle. Moralisme formel, abstractionnisme spiritualiste, hypertrophie cérébrale.

Pie XI lui-même, dans sa magistrale encyclique sur le Corps mystique du Christ, le constate, quoique à un autre point de vue, constatation qui porte tout de même sur la même attitude intellectualiste fondamentale. Je cite à ce sujet un commentaire du R. P. L.-A. Tétrault, s.j. :

« L'encyclique mentionne l'erreur de ceux qui par un quiétisme malsain disqualifient l'activité et l'ardeur du chrétien, comme si dans l'œuvre de son salut il suffisait d'admirer des synthèses théologiques, de se complaire dans les douceurs d'une méditation purement spéculative, de lire les ouvrages des grands mystiques, sans se mettre en peine d'abord de déraciner les défauts, de mortifier des passions, de discipliner la volonté, etc... « Les bienfaits divins, écrit saint Ambroise, ne sont pas pour ceux qui dorment ».

Transposez sur le plan intellectuel par rapport au social.

Cet amour égoïste de son verbe, dans l'oubli de la vie, conduit à presser les Chinois sur son cœur dans le bien-être de son home, alors qu'on ne connaît même pas les misères qui pullulent autour de soi. La plus triste conséquence de cette fuite dans les nuages est une espèce de paralysie de la religion qui perd son dynamisme, de sorte que l'individu est amené à s'enfermer dans une « morale close » et naturellement enclin au conformisme social.

#### FORMATION DOCTRINALE INSUFFISANTE

2. Pour ceux qui ont eu le courage de s'engager dans la mêlée sociale ou du moins de se pencher sur les problèmes sociaux, il y a trop souvent manque de formation doctrinale suffisante et, disons-le, de formation théologique et philosophique. Un minimum est au moins nécessaire en ce domaine, et d'autant plus qu'on s'est spécialisé davantage dans un secteur plus matériel de la hiérarchie du savoir. Ce disant, comment ne pas penser aux économistes ? Lorsqu'on connaît quelque peu les origines de l'économie classique, son émancipation de la morale, son impuissance à se remettre de soi dans le champ d'attraction de la Sagesse, son ignorance déconcertante de la notion de fin, on se convainc facilement que les économistes ne rempliront comme il faut leurs devoirs propres d'économistes qu'en autant qu'ils auront une solide formation théologique et philosophique. Ceux que cet avancé fait sourire ont encore plus besoin du remède.

Ce manque de formation théologique et philosophique vivante qui, outre les connaissances qu'elle donne, développe si bien l'« esprit de finesse » et le sens de tout le réel, — « habitus » plus nécessaires que jamais dans la complexité du monde moderne, — est une des principales causes des carences actuelles du laïc. Cantonné dans son métier ou sa profession, le laïc est devenu comme impuissant à discerner les tâches qui lui reviennent en propre dans la vie sociale, incapable d'y prendre ses responsabilités et de tenter d'y concrétiser à ses risques, par les techniques appropriées, les grands principes de l'ordre qu'il appartient à l'Église de rappeler et de promouvoir. Plan du spirituel, plan du spirituel joignant le temporel, plan du temporel, on est tout mêlé là dedans, avec comme résultat des handicaps qui bloquent les réalisations. On en arrive à se contenter de la défense et de la diffusion des vérités de base de tout ordre social, oubliant que cela ne suffit pas à tout ; ou bien on travaille vraiment à des réalisations effectives, mais en perdant de vue ces grandes vérités de base qu'on n'a pas réussi à joindre à la vie.

Le souhait de Bergson : « les philosophes devraient être un peu plus mystiques et les mystiques un peu plus philosophes », vient de lui-même sous la plume. Ce souhait, il est à propos de le reprendre en ces termes : *les théoriciens politiques, les sociologues et les économistes devraient être un peu plus philosophes et les philosophes un peu plus sociologues et économistes.*

Ces considérations, malgré leur mélancolie, laissent la porte ouverte à tous les espoirs, quand nous songeons que nous possédons d'ores et déjà chez nous ce qu'il faut pour remédier à de tels maux. Ce disant, je pense à ces Ecoles de haut savoir qui travaillent à diffuser parmi nous l'esprit et les principes de l'Action catholique et de la Doctrine sociale. Dans la mesure où les laïques voudront bien profiter de ces avantages, nous aurons la chance d'endiguer la montée des doctrines subversives et de répondre efficacement à l'appel de nos évêques, qui nous rappelaient, il n'y a pas si longtemps encore, l'urgence de vraies réformes sociales.

Nous n'aurons plus alors le triste spectacle d'un monde où les chrétiens, comme trop petits pour la lumière qu'ils portent, et en dépit de leurs œuvres sociales admirables mais inadéquates à l'envergure des réformes radicales qui s'imposent, voient les autres, comme ce fut le triste cas de l'Europe, imposer à tous des formules sociales aux conséquences tôt ou tard désastreuses, même lorsqu'elles partent de cœurs généreux : il faut aimer dans la lumière.

## PRIMAUTÉ EXISTENTIELLE DE LA CHARITÉ

En terminant, il est sans doute convenable de rappeler la part capitale du cœur, par ailleurs si grande, dans l'œuvre de la rénovation de la société<sup>3</sup>. Ce n'est pas pour rien qu'à tant de pages de l'Écriture, Dieu nous demande notre cœur et que le Christ a voulu, à l'aurore des temps difficiles que nous traversons, nous faire plus expressément le don du Sien : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

Le cœur est le symbole et le siège de l'amour. Quand on possède le cœur d'un homme on peut tout obtenir de cet homme. La théologie mystique confirme ces énoncés. En effet, si, dans l'ordre naturel, la connaissance précède l'amour, dans l'ordre de la grâce la Charité précède la connaissance. Dieu se donne et se révèle *plus* à ceux qui l'aiment d'abord *plus*. C'est la charité qui nous introduit dans les celliers divins.

Cela est vrai en outre de toute la civilisation qui, pour être rédimée, a besoin de l'amour des chrétiens. Ce qu'il faut d'abord au monde, c'est le surplus divin de l'Évangile. Voilà pourquoi ce qui nous manque surtout en face d'un monde paganisé jusqu'aux moelles, c'est la Charité vécue qui libérera la Sagesse. « Il n'y a pas d'œuvre meilleure ni plus nécessaire que l'Amour<sup>4</sup>. »

« Si la sagesse humaine ne chavire pas par en haut dans l'amour de Dieu, elle déclinera vers Marguerite. Possession mystique du Dieu très saint dans l'éternelle charité, ou possession physique d'une pauvre chair dans la fugacité du temps<sup>5</sup>. »

Nous rêvons du jour où, chez un plus grand nombre des pauvres « pèlerins d'Absolu » que nous sommes, le cœur sera l'âme de l'intelligence et l'intelligence l'âme du cœur. Nous connaissons alors la paix d'un ordre social authentique, en autant qu'il est possible ici-bas, couronné et garanti par l'appoint d'une culture qui connaît les sources de sa noblesse.

Théophile BERTRAND

<sup>3</sup> Qu'on lise ces dernières lignes en se rappelant les paroles de Tauler : « Il faut être entré dans l'unité pour comprendre les distinctions. »

<sup>4</sup> S. Jean de la Croix, *Cant. Spirit.*, Str. 28.

<sup>5</sup> Jacques Maritain, *les Degrés du savoir*, ch. 1er, p. 15.

## Les Misérables<sup>1</sup>

Pourquoi l'Index pointé sur les Misérables ?

De fait, pourquoi l'Église maintient-elle son décret de condamnation du 20 juin 1864 contre cette « immense épopée populaire » ? Il n'y a pas bien longtemps, un confrère de cours universitaire me posait la question. Il était ému par la figure de Mgr Myriel dont la miséricorde réveille toutes les puissances de bien enfouies dans le forçat Jean Valjean par dix-neuf ans de bagne. Par bien des côtés l'œuvre de Hugo manifeste un christianisme latent dont, à son insu peut-être, vivent ses personnages ; et puis il y a là du génie, etc., etc.

Evidemment, l'Église ne s'est pas prononcée sur la valeur littéraire de l'œuvre. Elle laisse ce verdict aux critiques qui, presque unanimement, voient dans cette masse de pages des tronçons de chefs-d'œuvre coupés par des tonnes de verbiage. Le verbiage lui-même a quelque chose de grandiose, mais c'est du verbiage et du plus malsain, et c'est là-dessus que s'est posée la censure. L'Église ne craint pas la vérité, pas même les historiens qui accusent les traits humains de sa physionomie divine. Mais elle se défend contre le sophisme et elle a mission de protéger les âmes contre l'erreur. Victor Hugo prétend que « l'unique péril social c'est l'Ombre. Détruisez la cave Ignorance, vous détruisez la taupe Crime » (*les Misérables*, t. IV, p. 259). Fort bien, c'est justement pourquoi l'Église détourne les esprits des « caves » de Victor Hugo. Je veux bien croire que cette condamnation rend difficiles d'accès quelques-uns des plus beaux tableaux de la peinture littéraire. Mais aussi quelle nécessité peut bien pousser un éditeur à jeter en vrac au public le bon et le mauvais d'une œuvre ? Il eût été si simple de faire le tri, de s'en tenir rigoureusement au récit, de l'alléger, pour l'honneur même de Victor Hugo,

<sup>1</sup> Hugo (Victor) ; *Les Misérables*. Montréal, Simpson [1946]. 8 v. 21.5 cm. I et II : *Fantine*. III : *Colette*. IV : *Marius*. V et IV : *L'Idylle rue Plumet et l'Épopée rue S.-Denis*. VII et VIII : *Jean Valjean*.

de toutes ces déclarations de principes où, selon la boutade de Kléber Hædens, « il fait rouler entre les mots des platitudes inouïes dont le dixième suffirait à déconsidérer n'importe quel écrivain de France ».

L'écran a popularisé *les Misérables*. Dommage que l'éditeur n'ait pas fait comme l'écran, qui supprime le verbiage. Bien entendu Victor Hugo, qui ne voulait absolument pas passer pour un naïf (entendez chrétien, car il se voulait déiste purement et simplement) s'est bien gardé de baptiser ses personnages. Même son Mgr Myriel, qui est une figure de juste, se rattache à l'église du Vicaire Savoyard, dit plusieurs sottises et finit par s'agenouiller devant le conventionnel. N'importe, même si sa théologie s'incline devant la niaise phraséologie de la Déclaration des Droits de l'homme, on ne songe pas à lui en faire grief : c'est la faute à Victor Hugo. Dans l'ensemble il agit en authentique prêtre de Jésus-Christ, surtout à l'égard de Jean Valjean.

Jean Valjean, lui, rejeté par la société et relevé par la bonté de l'évêque, va s'élever jusqu'aux sommets de l'héroïsme moral. Victor Hugo ne montre en lui, ou s'efforce de ne montrer en Lui, que les ressorts de la vertu naturelle. Mais quand on constate quelles limites impose aux autres personnages cette seule vertu naturelle, on est bien forcé de voir en Jean Valjean un chrétien qui puise à la grâce de Jésus-Christ. De même pour Fantine, qui n'est pas une vraie prostituée ; sinon, comme l'a remarqué finement Louis Veillot, « il faudrait croire que les maisons de prostitution sont, comme les bagnes, des pépinières de paradis. » En fin de compte chrétiens, c'est-à-dire puisant à la source de la Grâce, les meilleurs héros de cette épopée, même si Victor Hugo leur refuse les gestes sacramentels, les démarches normales qu'impose le catholicisme. Je songe ici à ce mot de Jean Valjean mourant à qui on propose un prêtre : « J'en ai un, répondit Jean Valjean. Et, du doigt, il sembla désigner un point au-dessus de sa tête où l'on eût dit qu'il voyait quelqu'un. Il est probable que l'évêque en effet (l'évêque : Mgr Myriel mort depuis longtemps) assistait à cette agonie. » (*Les Misérables*, t. VIII, p. 208.) C'est bête ; mais songera-t-on à imputer cette bêtise à Jean Valjean ?

L'histoire se déroule dans un cadre d'épopée populaire. Elle est parfois hallucinante cette résurrection du Paris de 1815 à 1835. Certains récits de filature ressortissent au roman policier ; il y a même des scènes d'amoureux qui feraient bien dans les

romans roses ; mais toute cette partie englobée dans les tomes V et VI a été justement dénommée *l'Épopée rue S.-Denis*. Victor Hugo auréole indûment les émeutiers ; l'émeute, par ailleurs, lui a inspiré des pages qui resteront, tout comme ce Gavroche, le gamin de Paris, l'un des plus authentiques parmi les types universels de la littérature française.

Mais alors ? Alors *les Misérables* restent à *l'Index*, malgré leurs mérites éclatants, parce que Victor Hugo n'a pu résister à la manie de transformer (et ceci est une faute grave même du seul point de vue littéraire) son roman en tribune d'où il prêche à tort et à travers. La préface, supprimée aux pages liminaires, reparaît à la page 124 du tome VII : « Le livre que le lecteur a sous les yeux en ce moment, c'est, d'un bout à l'autre, dans son ensemble et dans ses détails, quelles que soient les intermittences, les exceptions ou les défaillances, la marche du mal au bien, de l'injuste au juste, du faux au vrai, de la nuit au jour, de l'appétit à la conscience, de la pourriture à la vie, de la bestialité au devoir, de l'enfer au ciel, du néant à Dieu. Point de départ : la matière, point d'arrivée : l'âme. L'hydre au commencement, l'ange à la fin. » Soit ! Et Victor Hugo décrit la route ascendante de Jean Valjean. Il a même l'intention de faire de son Valjean un rédempteur en lutte contre la société pour lui arracher les misérables qu'elle opprime et qu'elle broie. Sur ce point Louis Veuillot a dit le mot qu'il fallait : « Valjean ne peut devenir un rédempteur parce qu'il est flétri. Il l'a été trop durement, sans doute, mais il l'a été justement. Cette flétrissure ne l'empêcherait pas d'être saint ; elle l'empêcherait d'être prêtre, c'est ce que l'on nomme une irrégularité. Nul moyen d'ériger en rédempteur un homme qui ne pourrait être élevé au sacerdoce. L'œuvre de la rédemption a ses conditions nécessaires, au-dessus des puissances du repentir. Il y faut une certaine virginité que les larmes et le sang même ne restituent pas lorsqu'elle est une fois perdue. Fantine peut être placée au ciel à côté de Marie-Madeleine, elle n'aura point place parmi les vierges qui forment le cortège de l'Agneau. Ces hiérarchies sont éternelles. Quiconque veut les briser, tombe dans le faux, et cette loi gouverne l'art comme tout le reste. » (*Mélanges*, 3e série, t. VIII, p. 539.)

Pourtant, les personnages ont beau faire des gestes désordonnés, ils échappent en grande partie, comme je le disais plus haut, à Victor Hugo et sont chrétiens malgré lui. Malgré lui, aussi,

on sent bien — ne serait-ce que par la conduite de Mgr Myrie. et de la sœur Simplice — que le remède aux abus de la société n'est pas ailleurs que dans un christianisme intégralement vécu. Mais alors, pour qu'on ne s'y trompe pas, Victor Hugo entonne son credo et n'hésite pas à couper son récit de chapitres entiers où il donne congé au droit divin, à l'Église, aux religions, au monarchisme, aux sacrements, au péché originel et à tout ce qui n'est pas la raison, la lumière, le Progrès (avec un grand P). Avant 89 : ignorance, préjugés; tyrannie de la monarchie et de l'Église. Après 89 : la Déclaration des Droits de l'homme a fait surgir sur la terre une ère de Liberté où la conscience éclairée par la lumière de la raison (comprenez si vous pouvez) règle les actes humains, où Dieu est le prêtre direct, où les vertus humaines n'ont plus à se plier aux normes d'une morale révélée. Certes toutes les couches de la société ne sont pas atteintes par la lumière, mais cela viendra. Dès que la liberté d'enseignement sera chose du passé, dès que le clergé cessera de déverser ses ténèbres dans les jeunes cerveaux, dès que l'instruction obligatoire aura répandu la lumière alors... on verra ce qu'on verra : les peuples atteindront le seuil du paradis où, dans l'inégalité nécessaire des conditions sociales, les hommes s'aimeront.

Si on voulait s'amuser, on n'aurait qu'à ouvrir le livre septième du tome III, qui porte tout entier sur le monarchisme condamné « au point de vue de l'histoire, de la raison et de la vérité ». Evidemment : le monarchisme arrête net la vie. « Il dépeuple tout simplement. Clausturation, castration. »

Après d'autres fantaisies du genre, le mage humanitaire poursuit de façon touchante : « Nous avons un devoir : travailler à l'âme humaine, défendre le mystère contre le miracle, adorer l'incompréhensible et rejeter l'absurde, n'admettre, en fait d'explicable que le nécessaire, assainir la croyance, ôter les superstitions de dessus la religion ; écheniller Dieu. » Est-ce clair ? « Nous sommes pour la religion contre les religions. » Et ça continue sur ce thème et sur ce ton.

Victor Hugo est inépuisable. Sa haine du catholicisme l'inspire. On pourrait tirer de son œuvre toute une anthologie de déclamations antichrétiennes et démagogiques. Il est pour l'insurrection quand elle marche contre le trône ; mais si elle marche contre la république, il la blâme, car alors c'est le peuple qui combat le peuple. Le relatif c'est la monarchie, l'absolu c'est la république.

Il faudrait citer le discours d'Enjolras sur la barricade. Il a été appris par cœur par un tas de démagogues et récité depuis cinquante ans à d'innombrables réunions électorales. Mais, après tout, Enjolras est dans son rôle et on comprend qu'il parle de la sorte. Écoutons plutôt Victor Hugo lui-même lorsqu'il parle sans truchement : « Le sens révolutionnaire est un sens moral. Le sentiment du droit, développé, développe le sentiment du devoir. La loi de tous, c'est la liberté, qui finit où commence la liberté d'autrui, selon l'admirable définition de Robespierre. Depuis 89, le peuple tout entier se dilate dans l'individu sublimé ; il n'y a pas de pauvre qui, ayant son droit, n'ait son rayon ; le meurtre-faim sent en lui l'honnêteté de la France ; la dignité du citoyen est une armure intérieure ; qui est libre est scrupuleux ; qui vote règne. De là l'incorruptibilité ; de là l'avortement des convoitises malsaines, de là les yeux héroïquement baissés devant les tentations [...] » (t. V, p. 292). Non, décidément, ceci n'est pas d'un homme clairvoyant, dira le Père de Parvillez. Et celui-ci, s'en prenant à François Porché qui prétend que l'actuelle putréfaction est due à la faute des hommes et non à la bassesse des principes chantés par Victor Hugo, ajoutera : « Soit, mais la question est celle-ci : en oubliant la possibilité des défaillances humaines, puis en précisant avec un soin bien imprudent, les quelques conditions suffisantes, selon lui, pour assurer infailliblement et immédiatement les progrès sociaux, Hugo n'a-t-il pas montré une surprenante ignorance de la psychologie, de l'histoire, et, en un mot, des hommes ? Est-ce compatible, toute passion politique mise à part, avec « une éclatante supériorité intellectuelle » ? (*Études*, t. 223, p. 242.)

Non, ce ne sont pas les déclamations démagogiques de Victor Hugo qui font de lui un génie. Il l'est malgré elles. On me dira que cette philosophie hugolienne, cent fois réitérée, est tellement poussive que c'est vraiment pointer *l'Index* sur un moulin à vent que de condamner de pareilles inepties. Il reste que ces déclamations demeurent une source d'inspiration pour tous les démagogues de grande et de petite extrême, et peuvent inoculer le doute dans des esprits naïfs facilement empoignés par la puissance ou l'éclat du verbe.

Au Canada même de quoi donc a vécu certaine feuille qui se vantait de capter les suffrages d'une élite intellectuelle ? De thèmes aussi usés que les suivants : identification de la démocratie avec le Progrès et du Progrès avec l'âge d'or de l'humana-

nité ; la Liberté, la Lumière, éléments exclusifs de l'assainissement des masses ; appel à la conscience populaire capable par elle-même de sursaut et de direction droite ; l'instruction libérée de l'influence retardataire du clergé ; égalité des croyances religieuses recevant de la sincérité de la conscience leur valeur unique, etc., etc. Est-ce là autre chose que de l'hugolomachie ?

Il peut être alléchant pour des esprits avertis de s'amuser aux dépens d'un illustre écrivain. Mais tous les esprits ne sont pas également meublés et quand on se rend compte que, dans l'aventure, la vérité est en cause, le jeu devient tragique. Car la vérité est un viatique et un moyen de salut. Quand le Christ, qui a tout de même autant de poids que Victor Hugo, témoigne qu'Il est la Voie, la Vérité, la Vie, il devient malséant, même à un génie littéraire, de s'en prendre à l'unité d'une doctrine qui n'ouvrira la porte du salut que si elle est acceptée dans sa totalité.

Et c'est pourquoi *les Misérables* resteront à l'Index.

Hilaire de La PÉRADE, capucin

---

Suis-je honnête ? Alors, comme un mélange infect altère le goût d'une liqueur exquise, le sentiment du mal ou simplement du péril moral me gêne et me démontre l'effet propre du beau des objets. Cet effet, cette émotion propre du beau, qu'est-ce autre chose qu'une joie désintéressée, noble, généreuse ? Et le moyen de se figurer pareille joie se rencontrant dans le sentiment indivisible avec une convoitise répugnante, avec un trouble qui ne va pas sans honte, c'est-à-dire sans dégoût et sans douleur ? Est-il d'ailleurs en mon pouvoir de scinder mon sentiment, de faire abstraction de l'impression mauvaise pour ne plus percevoir que celle de la beauté ? Non, pas plus que de diviser ma sensation et d'oublier le mélange infect pour savourer la liqueur infectée.

La volonté est cette faculté qui tend librement au bien sous la lumière de l'intelligence. Maîtresse de ses mouvements, mais sans lumière qui lui soit propre, elle est à l'intelligence à peu près ce que l'aveugle de Florian est au paralytique.

Voici donc un dernier devoir pour qui veut agir puissamment par la parole : tenir sans relâche en éveil et en haleine cette sensibilité qui ne consent jamais à se reposer longtemps. Pour cela, nous le savons, pas d'autre moyen que de sentir nous-mêmes.

Toutes les facultés doivent agir ensemble, mais suivant leur hiérarchie invariable et les exigences variables de leur objet commun.

R. P. G. LONGHAYE, s.j.

## Le Pain et l'Or<sup>1</sup>

Cet ouvrage, premier numéro de la collection *Economie et Humanisme*, est d'une réelle valeur. L'auteur, descendant d'une vieille lignée de paysans, est un écrivain bien connu dans le monde de la sociologie et de l'agronomie françaises. Il s'emploie, dans ces pages, à délimiter l'évolution juridique et historique de la propriété ; il traite de la propriété et d'une « certaine conception de la propriété » comme doctrine.

On a ici beaucoup plus que des considérations générales, beaucoup plus que de simples lieux communs ; il s'agit d'un ouvrage tout à fait remarquable, dans lequel les solutions proposées sont d'un radicalisme hardi et courageux. L'auteur s'en prend à l'organisation économique actuelle de la France et de l'Europe, il préconise de nouvelles structures. M. Louis-Joseph Leuret écrit dans la préface : « D'autres qui auront mal lu, prétendront que Gatheron préconise un retour en arrière alors qu'il est tout tendu vers l'avenir et que personne plus que lui n'a souci du vrai progrès. Non seulement il ne repousse pas les techniques modernes, mais il estime que les hommes sont malheureux surtout parce qu'ils sont inhabiles à les bien appliquer. Mais c'est d'abord son schéma d'un régime économique nouveau qui deviendra la cible de la plupart des critiques. » Le préfacier ajoute, ce qui fera cligner de l'œil aux créditistes : « L'or, ce n'est pas le métal, ni la monnaie métallique, mais les puissances financières qui s'emparent du monde en le dissociant ; c'est parfois les industries qu'elles actionnent non plus en fonction du bien humain, mais en fonction du profit. » Ces deux citations livrent l'esprit de ce petit livre formé de pages denses, drues, écrites en juillet et août 1940, en pleine déroute française. Il est touchant de songer qu'on avait encore alors, sur la terre de France, le courage de penser.

---

<sup>1</sup> Gatheron (J.-M.) ; *Le Pain et l'Or*. Ecully, Economie et Humanisme. 140 p. 23 cm. (Coll. *Economie et Humanisme*, no 1) \$0.90 (\$0.95 par la poste). 33.018 Cote de la coll. : 33(08).

Ce préambule indiquerait-il que nous sommes en face d'une thèse préconisant l'économie dirigée ? Non pas, car l'auteur écrit : « Dans leur ensemble les mesures d'économie dirigée — économie caractérisée par le fait qu'elle est politiquement imposée et socialement subie — ont tenté de limiter la production en fonction du profit, c'est-à-dire de l'« avoir » et du « doit » de chaque entreprise. » M. Gatheron en a surtout contre ce qu'il appelle avec raison l'économie mercantile, qui a fait primer la notion du profit et non celle des besoins ou des services à rendre. L'économie dirigée, telle que l'ont conçue des hommes de bonne foi peut-être, ne peut, au mieux, qu'atténuer le mercantilisme, et nous a donné le chaos au sein duquel nous nous débattons ; elle a laissé subsister la notion de profit, tout en tentant d'empêcher les profiteurs de répéter leurs exploits de la dernière guerre et en visant principalement à accroître la production en vue de la victoire. Voyons donc quelle est la thèse de l'auteur.

L'introduction souligne que « nous sommes déjà en révolution » ; elle ajoute : « mais si l'intuition d'un monde nouveau guide quelques esprits, il est évident que les buts premiers et les modalités de la révolution mettent en désaccord la plupart des hommes ». Pour sa part, l'auteur veut que l'on passe de *l'économie imposée des profits*, à *l'économie spontanée des besoins*. Le premier objectif est de faire disparaître la condition prolétarienne dans laquelle vivent trop de gens dans le siècle de progrès où nous vivons. Le moyen fondamental est de redonner à l'agriculture la place qui lui revient, car la paysannerie est la mère des peuples. Pourtant en France à peine un quart de la population vit de l'exploitation du sol, en Allemagne 16%, en Angleterre 7%, alors que, en d'autres parties du monde, l'agriculture absorbe l'activité des trois quarts des hommes.

Il y a lieu de rapprocher ces chiffres de ceux de notre province de Québec, dite agricole. L'auteur remarque que le concept de l'Europe industrielle se traduit par une surabondance-misère et par l'anémie de l'agriculture. Dans cette pagaille, avant la guerre, on a détruit du blé, du café, du maïs, du coton, on a limité la culture des plantes sucrières, alors que des milliers d'êtres humains manquaient du nécessaire ; concurremment, il fallait faire fonctionner les œuvres de secours et de bienfaisance. Quelques années avant la guerre, l'Angleterre abandonnait l'étalon-or ; en 1937 et en 1938, pour la première fois dans son histoire, l'Angle-

terre accusait un déficit dans sa balance des comptes. La France qui était créancière de l'univers il y a un quart de siècle est devenue débitrice. Avant la guerre, l'Allemagne surindustrialisée cherchait à se suffire elle-même. Enfin, l'exploitation des pays neufs est à son terme et l'Europe, privée peu à peu de ses débouchés traditionnels, doit viser à équilibrer pour de bon son économie. Dans cette analyse, M. Gatheron réfute, chemin faisant, Karl Marx qui énonce le faux principe que « toute richesse vient de l'échange ».

Vient ensuite, le second point de cette thèse : « Pour remettre de l'ordre dans l'économie il faut classer les besoins suivant leur urgence et leur rigidité, et par conséquent, rétablir une hiérarchie des travaux et des valeurs économiques en fonction des besoins ordonnés de l'homme. Le travail pour le pain doit passer avant la lutte pour l'or ».

Nous sommes donc là, au dire de l'auteur, devant la nécessité de rétablir le pouvoir d'achat des masses, sinon la production dégénérera vite en « surproduction » locale. C'est ce problème d'échange qu'il faut régler, ce pouvoir d'achat qu'il faut assurer. Il s'agit de trouver dans le monde économique de demain des consommateurs de toute catégorie, et cela suppose des familles nombreuses pour répondre à toutes les exigences de la vie économique, au point de vue production comme au point de vue consommation. Dans ces perspectives, voici, en trois temps, à peu près dans les termes de l'auteur, la détermination des causes du malaise économique de l'Europe :

1. La distinction, ou mieux la séparation de l'entreprise et de la famille devint de plus en plus marquée.

2. L'entreprise se souciait de moins en moins des besoins des familles, cellules de la consommation. On produisait pour vendre et non pour servir.

3. A mesure que les besoins se diversifiaient et s'amplifiaient, ils étaient satisfaits par des productions à la fois plus spécialisées et plus éloignées de leurs destinataires. On ne fabrique plus, comme autrefois, pour le marché local mais pour le monde entier.

Enfin, il convient de le souligner, dans la solution qu'il présente, l'auteur ne parle pas du droit au travail, mais de la disparition nécessaire du chômage. Il ne veut pas du travail *forcé*, mais du travail *assuré*.

Cette vue schématique est bien lourde, bien indigeste, je m'en rends compte ; elle peut tout de même donner une bonne idée d'un essai digne d'attention.

M. Gatheron, à la suite de cette introduction qui résume ses positions, traite de la production, de la consommation, de la transformation et enfin de la famille au sein de l'entreprise agricole. Incidemment, ces pages sont l'occasion de réflexions intéressantes sur des sujets toujours brûlants d'actualité. Ainsi on a beaucoup discuté de l'or comme étalon monétaire ; l'auteur mentionne, à la page 68 et à la page 69, les conséquences de l'économie sans or de l'Allemagne. On note en passant que, alors que l'Angleterre abandonnait l'étalon-or en 1931, une convention monétaire (France, Angleterre, Amérique) s'empressait de rattacher à l'or les principales monnaies satellites du dollar ; c'est là une page à lire, discutable sans doute, mais qui n'en est pas moins originale. L'auteur, sans prétendre épuiser le problème, affirme simplement que l'économie telle qu'il la conçoit comprend le pain et l'or, mais le pain avant l'or.

A cet exposé didactique succède un chapitre lumineux sur *l'essor libérateur*. Cette thèse de l'économie *ordonnée* est différente de toutes celles préconisées jusqu'ici ; elle serait plus avancée que le capitalisme, que le marxisme et que toutes les floraisons du libéralisme ; elle dépasserait également le corporatisme et assurerait, dans sa transcendance, les avantages de ce dernier comme ceux du coopératisme. M. Gatheron résume ainsi la supériorité de sa théorie : « L'économie ordonnée restaure la primauté du travail sur le capital ». C'est en somme un nouveau droit qu'il propose, un *humanisme* en action.

Devant la nouveauté d'une telle conception, je doute avoir réussi à bien dégager une pensée aussi audacieuse. D'ailleurs, quiconque se préoccupe des problèmes sociaux et économiques doit lire cet ouvrage, qui est un fort réquisitoire contre l'économie actuelle et un solide plaidoyer en faveur d'une réforme sérieuse. En face du communisme triomphant en Europe, de l'industrialisation outrancière des Etats-Unis et de leurs grèves, de la montée à la vie économique moderne d'une foule de nations hier encore imperméables à tout progrès, il est patent qu'une modification des structures économiques s'impose. La permanence du prolétariat en face du capitalisme tout-puissant est chose odieuse, contraire à la dignité humaine, au libre épanouissement de l'homme dans toutes ses virtualités. C'est ce scandale que stigmatise M. Gatheron. Dans la partie positive de son travail, il expose avec clarté et simplicité sa solution d'économie humaine, d'humanisme

économique, et, à ces titres, son ouvrage vaut d'être lu par ceux qui croient que le monde est susceptible de retrouver son équilibre. Si nous voulons éviter l'aventure du communisme, il nous faudra vraiment vivre le respect de l'être humain sans préjudice du droit de propriété bien compris. Le monde de demain, s'il veut survivre, devra s'avancer non seulement dans la voie du progrès technique, mais dans le respect des valeurs morales et des valeurs humaines,

L'ouvrage de M. Gatheron est une tentative sérieuse d'apporter un remède authentique au déséquilibre entre la production et la distribution des biens. Ces pages valent d'être méditées. L'auteur n'atteint jamais les régions de l'utopie ; il se tient au sol, sur la terre de son pays, sur le continent européen ; face à la bête communiste grondante, il offre le fruit de ses réflexions et de ses études. Nos lecteurs seront agréablement intéressés à parcourir ces pages. Nous les y invitons avec instance.

Rodolphe LAPLANTE

---

Dans le plan du Créateur, la hiérarchie ne va point sans la subordination ; les êtres inférieurs sont unis aux plus hauts pour concourir en sous-ordre à la fin commune. Ainsi l'imagination est pour aider l'intelligence, la sensibilité pour servir la volonté.

Comment contester [...] que l'imagination soit au-dessous de l'intelligence ? L'une pénètre les choses, elle lit dans leur fond ; l'autre se joue aux surfaces et ne les dépasse jamais. L'une atteint l'abstrait, l'immatériel, capable même d'élever le sensible jusqu'à cette sphère supérieure, en dégageant de l'objet particulier l'essence universelle ; l'autre s'arrête aux réalités concrètes, déterminées, locales.

Quand l'image trop abondante, trop éclatante, nous distrait de la pensée, quand le style devient une manière de fantasmagorie, aux couleurs éblouissantes mais aux dessins bizarres et vides de sens, n'est-il pas vrai que l'imagination domine l'intelligence ? N'est-ce point là d'ailleurs une habitude, beaucoup diraient une conquête, de la littérature contemporaine et surtout de la poésie.

Là où l'imagination domine, le jugement n'a pas accoutumé d'être bien fort. Tout d'abord il s'émousse : l'esprit se paye volontiers de notions incomplètes. Amusé par l'image qui les enveloppe, il oublie de pénétrer plus avant et de leur demander compte d'elles-mêmes : grande faiblesse, prédisposition à toutes les servitudes de la pensée.

R. P. G. LONGHAYE, s.j.

## Pour les jeunes

### La collection « SIGNE DE PISTE »<sup>1</sup>

« Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es ». Cette adaptation de la sagesse des nations est plus qu'une simple boutade et c'est devenu un lieu commun que de montrer l'influence de la lecture sur l'évolution de la personnalité enfantine. Ne nous attendons point cependant à ce que tous nos enfants aient leur « éblouissement d'imagination » comme le jeune Augustin Thierry qui, à la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand, eut la révélation inéluctable de sa future carrière d'historien.

On sait pourtant combien de vocations missionnaires, combien de vies héroïques, combien de destinées maritimes ont pu germer, dans le cœur des jeunes garçons, à la lecture des *Annales des Missions*, des biographies célèbres, ou des romans d'aventures.

Et c'est pourquoi, les psychologues contemporains, très imbus de cette idée du mimétisme de l'enfance, se sont efforcés depuis une vingtaine d'années de repenser le problème des lectures et d'en étudier les rapports avec les intérêts psychiques. D'innombrables études ont été faites sur la question et certains chercheurs aux Etats-Unis ont même cru pouvoir énoncer les lois idéales de la littérature enfantine avec une rigueur telle qu'on ne saurait s'empêcher de sourire en regardant l'équation algébrique censée correspondre au meilleur livre pour les jeunes. Est-ce pour revaloriser ce genre littéraire, trop longtemps considéré comme parent pauvre, qu'on revêt de cet appareil scientifique des conseils que le premier éducateur venu pratique spontanément quand il écrit pour ses élèves ?

En tout cas, la littérature enfantine conserve ses curiosités et ses mystères, aussi déconcertants pour les éditeurs qu'enchantés pour les poètes. Ecrire pour les jeunes n'est pas un métier auquel tout le monde peut prétendre et n'entre pas qui veut

<sup>1</sup> Collection « Signe de Piste » [2e série]. Paris, Alsatia [1943-1946]. 9 v. ill. 19 cm. \$0.90 chacun (\$1.00 par la poste).  
J84-3

dans ce monde magique. Grâce à Dieu, la technique ne suffit pas, l'expérience de la vie non plus ; et l'on a vu des écrivains au métier admirable — tels France ou Lichtenberger — échouer dans ce domaine. Il faut une fraîcheur d'impressions, une tendresse d'imagination, une naïveté de l'aventure qui ne trompe pas le garçon et qui, immédiatement, l'accroche ou le fait bâiller.

Mais y a-t-il encore moyen d'écrire pour les jeunes ?

Comment renouveler ce genre littéraire après que tant d'écrivains l'ont usé jusqu'à la corde ? Et puis Jules Verne n'a-t-il pas tout dit en introduisant le « merveilleux scientifique » dans le domaine des livres d'enfants ? Certes Jules Verne n'a pu être dépassé et ceux qui, encore récemment, ont essayé d'utiliser sa manière, se sont toujours heurtés à l'inévitable comparaison faite par les jeunes lecteurs... et toujours au profit de l'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les mers*.

Pourtant la création de la Collection *Signe de piste*<sup>2</sup> semble être une preuve qu'il y a encore moyen d'écrire pour les jeunes, en renouvelant le climat de l'œuvre et les centres d'intérêt. Toute la collection (qui est d'inspiration nettement « scout de France ») pourrait prendre comme exergue cette citation de Baden-Powell : « Il y a dans tous les milieux sociaux, des âmes jeunes et ardentes, vrais réservoirs d'énergie. Si on les laisse aller au mal, elles seront des forces de destruction. Si, par le scoutisme, on les dirige vers le bien, elles deviendront des forces créatrices de bien ». Ces quelques lignes marquent à la fois les limites et les possibilités de ce genre ; car on se doute bien que ce ne seront pas, dans l'ensemble, de bons petits garçons, bien sages et bien élevés, qui vivront dans ces livres. Qu'il s'agisse de *la Bande des Ayacks*, de *la Chasse de Saint-Agapit*, du *Bracelet de vermeil*, ce ne seront ni des anges, ni des bêtes, mais des adolescents, aux tendances contradictoires, aux amitiés bizarres, aux réactions cruelles suivies soudain d'élan de générosité totale, aux gestes vulgaires succédant à des moments d'une poésie authentique... C'est — comme on l'a déjà fait remarquer — un mélange du *Grand Meaulnes* et de *la Guerre des boutons* ! En certains milieux, on s'est un peu inquiété de ces livres où les invraisemblances sont trop nombreuses.

---

<sup>2</sup> Rappelons les titres des volumes parus avant guerre et constituant ce que l'on pourrait appeler la première série : *Sous le signe de la tortue* ; *la Chasse de Saint-Agapit* ; *la Bande des Ayacks* ; *le Tigre et sa panthère* ; *l'Aventure du Roi de Torla* ; *le Bracelet de vermeil* ; *le Prince Eric* ; *le Mystère du lac de Laffrey* ; *Quatre de la Gazelle*.

Il est bien vrai que même dans les ouvrages pour enfants, il faut conserver cette « crédibilité » dont parlait Paul Bourget ; mais quand on reproche aux Ayacks ou à d'autres ces irréalités, c'est peut-être que l'on regarde la vie des jeunes avec une mentalité d'adulte, car la vraie réalité c'est bien les jeunes qui la possèdent, mille fois plus authentique que notre vie abâtardie et édulcorée.

On a également remarqué que, sauf exception, jamais un adulte sympathique ne traverse ces pages, et que l'on ne rencontre, au hasard des péripéties, que parents incompréhensifs et bourgeois égoïstes et révoltants. Cette critique a dû paraître plus fondée au directeur de la collection, car la seconde série des *Signe de piste* qui nous arrive d'Europe s'est fort amendée sur ce point. Disons d'ailleurs qu'en dehors de la *Bande des Ayacks* qui reste le chef-d'œuvre incontesté et le prototype de la collection, cette seconde série<sup>3</sup> nous paraît encore supérieure aux premiers volumes et l'ensemble mérite de devenir véritablement une collection classique de la littérature enfantine.

*Pacifique Nord* de Michel Bouts est un des premiers volumes que les Editions Alsatia aient pu nous faire parvenir après la Libération. Bien que le papier, la typographie et la couleur de la couverture se ressentent des restrictions du moment, ce voyage en des pays de rêve plaira aux jeunes. Certes, bien des collégiens envieront ce jeune Bruno qui, en récompense d'une année de travail fructueux, obtient de son père un voyage autour du monde. Mais tous les garçons seraient-ils capables de se tirer avec autant d'élégance de ces péripéties ?

*La Longue Piste* de Roland Denis est bien excitant et nul doute que les louveteaux mettront au nombre de leurs héros de prédilection ce jeune Alain qui, appelé aux Indes par son père, saute en parachute sur les flancs d'une montagne, vit en pleine nature dans des conditions invraisemblables et s'échappe tout juste de ces lieux dantesques pour apprendre la mort de son père... Vous devinez ce qui s'en suit...

<sup>3</sup> Quelques titres de cette seconde série : *la Mort d'Eric*, *Pacifique Nord*, *la Longue Piste*, *les Chevaliers de l'Île aux Pierres*, *Robinsons scouts*, *Fort Carillon*, *Pied-de-Biche*, *le Club des « Culottés »*, *le Chef à l'œil d'ivoire*. A cette collection, joignons *Master Kouki*, le premier ouvrage de la collection *Joyeuse*, destinée aux guides et à leurs amies et qui sera bientôt présentée dans *Lectures*.

*La Mort d'Eric* de Serge Dalens. Le dernier ouvrage de cette alerte trilogie dont *le Bracelet de vermeil* et *le Prince Eric* constituaient les préambules si merveilleux. Tous voudront connaître la fin de ce véritable chevalier des temps modernes, mort au champ d'honneur comme aspirant au « dixième spahi ».

*Fort Carillon*. Cette œuvre prenante écrite par Georges Ferney devrait plaire aux jeunes Canadiens. Fort bien construite, documentée, pleine d'action et de mystère, elle retrace une histoire « tour à tour rayonnante de la lumière dorée de la gloire ou empourprée de taches de sang... » Un mélange savant d'événements actuels et d'évocations du Canada de Champlain, dans un rythme alerte et coloré qui en assurera le succès.

*Master Kouki*. Aventures passionnantes d'une petite fille qui, après l'assassinat de son père, quitte l'Indochine pour chercher en France le meurtrier. Cette petite fille... (mais vraiment est-ce une fille ?) découvre des secrets tellement sensationnels que toute la deuxième partie du livre entraîne le lecteur sur une piste véritablement inattendue. Ce livre écrit par Joëlle Danterne n'appartient pas directement à la collection *Signe de piste*. Il est le premier de la collection *Joyeuse*, destinée aux guides et à leurs amis. Pour un coup d'essai, c'est véritablement un coup de maître et nul doute que cette collection connaîtra elle aussi le plus grand succès.

Les autres volumes parus à ce jour dans la collection *Signe de piste* ne sont pas inférieurs à tous ceux dont nous venons de parler. Qu'il s'agisse de *Pied-de-Biche*, de *Robinsons scouts*, du *Club des « Culottés »*, c'est toujours du mystère, de l'aventure, sous le signe de l'héroïsme et de la chevalerie, au milieu de la nature, don magnifique de Dieu à ceux qui savent l'apprécier.

Les illustrations de Joubert achèvent de donner à ces livres la note de panache, de goût sûr, d'observation humoristique qui font de chacun de ces récits des œuvres de choix.

Guy BOULIZON

---

L'abus ordinaire de l'imagination, de la sensibilité surtout, tend de soi-même à l'atonie stupide, au scepticisme du cœur, c'est-à-dire à l'égoïsme et à la cruauté.

R. P. G. LONGHAYE, s.j.

## Les Livres de la Jungle<sup>1</sup>

« Les Anciens ont toujours raison. » Est-ce vrai ? Peut-être ; mais, dans l'affirmative, la proposition se classe probablement dans le groupe des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire. Quoi qu'il en soit, une trouvaille des Anciens, le récit d'aventures, n'a jamais perdu son incontestable vitalité. Sa présence dans l'histoire de la littérature d'Occident remonte aux origines mêmes : poésie, sans doute, avec toute la pleine valeur de symbolisme attachée à ce mot, l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'en constituent pas moins une des plus captivantes narrations qui aient enchanté de jeunes et enthousiastes ferveurs. La mémoire ne réaliserait aucun tour de force à énumérer une longue suite de livres où, sans épuiser les mérites, l'aventure pourrait avec justice réclamer une part de choix. L'homme a toujours aimé reconnaître dans les héros fictifs ou réels les projections heureuses de son propre désir d'activité et de dépassement, son louable souci de s'élever au sommet de son être. Bien à plaindre l'âme incapable, à ces lectures, de ressentir au moins remords ou regret ! A l'instar de ce personnage shakespearien condamnant celui que peut émouvoir l'accord de sons mélodieux (*concord of sweet sounds*), n'accordez pas votre confiance à l'homme que laissent impassible les LIVRES DE LA JUNGLE. Comme l'indifférent qui ne porte en lui aucune musique, une telle personne est « capable de trahisons, de ruses et de rapines ; les mouvements de son esprit sont aussi ternes que la nuit. »

Lyrisme d'adolescent prolongé, direz-vous. Pourquoi le nierais-je ? La constance de l'enthousiasme affirme la constance de la vitalité et de l'idéal. Lisez, relisez les deux LIVRES DE LA JUNGLE — car ils supportent sans peine un des plus redoutables critères : une première lecture, attentive, minutieuse

<sup>1</sup> Kipling (Rudyard) : *Le Livre de la Jungle*. Trad. par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Paris, Mercure de France. (Réimpr. par Variétés, Montréal, 1946.) 181 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

82-3

Kipling (Rudyard) : *Le Second Livre de la Jungle*. Trad. par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Paris, Mercure de France. (Réimpr. par Variétés, Montréal, 1946.) 220 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

82-3

même, ne parvient pas à les vider de leur substance et l'on y revient avec joie, — vous ne saurez éviter la conclusion capitale : la sève y circule à grands flots, riche et irrépressible. On peut refuser à Kipling l'extrême raffinement, pas les triomphes de la puissance.

Tous connaissent l'histoire que s'est appropriée l'admirable pédagogie du louvetisme. Le petit Mowgli, bébé brun pouvant à peine marcher, « le plus doux et potelé petit atome qui fût jamais venu à la caverne d'un loup », entre dans le clan des loups de Seonce, pour une bonne parole de l'ours Baloo et au prix d'un taureau tué et offert par Bagheera la panthère noire. Recueilli par père Loup et mère Louve, il grandit avec les louveteaux. Père Loup lui enseigne « sa besogne, et le sens de toutes les choses dans la Jungle, jusqu'à ce que chaque frisson de l'herbe, chaque souffle de l'air chaud dans la nuit, chaque ululement des hiboux au-dessus de sa tête, chaque bruit d'écorce égratignée par la chauve-souris au repos un instant dans l'arbre, chaque saut du plus petit poisson dans la mare prissent juste autant d'importance pour lui que pour un homme d'affaires son travail de bureau. » Baloo lui apprend la Loi de la Jungle et les Maîtres-Mots appelés à le protéger des oiseaux, du peuple Serpent, et de tout ce qui chasse sur quatre pieds. Bagheera l'entoure d'une surveillance inlassable ; même Shere-Khan, le tigre boiteux, si avide pourtant de la chair tendre du petit d'homme, n'ose encourir les fureurs de la panthère noire. Koo, le grand python, s'ajoute au cercle restreint des amis fidèles de Mowgli. L'enfant vit des heures palpitantes : il est enlevé par le peuple vaniteux et bavard des Bandar-log (les singes), connaît la grande sécheresse où il apprend comment vint la crainte, humilie Shere-Khan au Rocher du Conseil grâce à la Fleur Rouge (le feu), réside quelque temps chez les hommes qu'il quitte après avoir causé la mort du tigre boiteux, défend le clan des loups contre les chiens rouges. Devenu adolescent, il retourne enfin à l'Homme sans renoncer définitivement à la Jungle, à qui il enlève d'ailleurs ses indéfectibles compagnons, les quatre loups élevés avec lui et qu'il considère comme ses frères. Le tout exposé en huit contes incomparables où tous, jeunes et vieux, ne cessent de trouver leurs délices.

Il s'en faut toutefois que ces huit contes remplissent les deux LIVRES DE LA JUNGLE. La Jungle, Kipling l'abandonne à deux reprises pour situer sa narration au cœur des glaces polaires (*Le Pboque Blanc — Quiquern*). La réussite est aussi complète.

Le phoque blanc nous conquiert par sa détermination d'amener sa tribu sur un nouveau littoral, de bonne pêche et protégé contre les hommes par des falaises et des écueils. Quant à *Quiquern*, la prestigieuse habileté que déploie Kipling dans l'organisation et le développement de ses thèmes — hommes, chiens, nature — fait presque regretter la prédilection de l'écrivain pour l'éblouissant soleil de l'Inde. Mais nous y aurions mauvaise grâce : comment résister au charme de Rikki-tikki-tavi, la mangouste ennemie des cobras noirs, et du petit Toomai qui, seul parmi les humains, assista une nuit à l'hallucinante danse des éléphants sauvages ? Deux contes tombent quelque peu au-dessous du niveau général : *Au Service de la Reine* et *Les Croque-morts*. N'en soyons pas surpris : il paraît impossible de maintenir la continuité d'une telle perfection.

Il reste un dernier joyau, le plus étincelant peut-être, à qui probablement seraient accordés nos suffrages, si une cruelle nécessité nous obligeait de choisir : *Le Miracle de Purun Bhagat*. Jusqu'ici, Kipling avait mis l'homme aux prises avec les animaux et les forces de la nature. Avec Purun Dass, le brillant premier ministre d'un état indigène, qui abandonne « poste, palais et pouvoir pour l'écuelle du mendiant et la robe couleur ocre d'un Sun nyasi ou saint homme », ce n'est plus une volonté de puissance que révèle le texte, mais le dépouillement absolu d'une âme ardente à la poursuite du divin. Cette quête de la sagesse doit-elle aboutir à la rencontre d'un Dieu authentique, personnel, Intelligence et Amour ? Kipling se garde de nous en informer et il nous importe peu de le savoir. La tendance, elle, est authentique, le renoncement est complet et le dévouement désintéressé. « Celui qui donne sa vie la sauvera. » « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » La parole de Jésus-Christ, Purun Dass n'a pu l'entendre ; mais cette figure de fiction s'inscrit dans la lignée héroïque des fidèles auditeurs du Sermon sur la Montagne et la leçon qu'elle nous enseigne mérite beaucoup plus qu'une émotion de dilettante ou un enthousiasme d'esthète.

Et la poésie ? Les pages qui ont précédé en ont peut-être déjà suggéré l'existence au lecteur attentif. Si on ne l'a pas perçue, c'est ma faute et je rougis d'avoir à l'avouer. En tout cas, tout se trouve, dans les *Livres de la Jungle*, qui répond le mieux à l'idée qu'on se fait généralement de la poésie : invention, force, passion, éloquence, rêve, verve, couleur, musique spontanée, senti-

ments des grands ensembles. (On a beau faire, on n'échappe plus à ce texte capital du Claudel de *Positions et Propositions*). Ces éléments poétiques, on les retrouve une fois de plus dans la prose, que la traduction — d'ailleurs intelligente — ne parvient pas à trahir. Jugez-en vous-mêmes. « Dans l'air passa un soupir, qui se changea en murmure, puis en grondement, puis en fracas formidable par delà les limites de l'ouïe humaine ; et le versant de la montagne sur lequel se tenaient les villageois fut heurté dans l'obscurité, et vacilla sous le choc. Alors une note aussi soutenue, profonde et sûre que le *la* d'en bas d'un grand orgue, étouffa tout autre son pendant près de cinq minutes, tandis que les sapins en vibraient jusqu'en leurs racines... Elle s'éteignit enfin, et le bruit de la pluie, résonnant sur des milles de terre ferme et de gazons, se transforma en un roulement de tambours voilés : le bruit de l'eau sur la terre molle... Ce qui avait été forêts, champs en terrasses, pâturages sillonnés de chemins, n'était plus qu'un amas de boue brute, rougeâtre, en forme d'éventail, sur l'escarpement duquel gisaient, la tête en bas, quelques arbres » (*Le Miracle de Purun Bhagal*). On pourrait multiplier les citations : la description des champs de glaces brisés par la mer en furie (*Quiquern*), la descente de la jungle sur un village désert, la ronde des éléphants, la douleur de Mowgli chassé de son clan et à qui la conscience de ses premières larmes apprend qu'il est homme, la poignante nostalgie de l'adolescent avide de compagnie humaine... Sans parler de la vigueur souvent dramatique du dialogue, et des poésies versifiées qui terminent chaque conte, poésies d'inspiration unique, primitive et puissante.

Poésie authentique, et qui ne se dérobe pas dans une esthétique soi-disant autonome. La morale n'a pas ici à lutter contre l'art. Dans les LIVRES DE LA JUNGLE, les bêtes et la nature reçoivent la plus large part. Qu'on ne s'y méprenne pas : les animaux y valent surtout parce que personnifiés, doués de langage et de sentiments humains ; et toujours domine la figure de l'homme. De Mowgli, dont nul animal — ni Shere-Khan, ni même son amie Bagheera — ne peut soutenir le regard où tous lisent la supériorité ontologique : toute la jungle d'ailleurs, y compris Hathi l'éléphant, en vient à reconnaître en lui le Maître impérieux et incontestable. De Purun Dass surtout, qui surpasse l'actif Mowgli par la qualité de sa contemplation. Partout s'affirme l'excellence de l'effort, la noblesse de la lutte, le primat de la vo-

lonté. Et au-dessus de l'homme, il y a la Loi, principe d'ordre.  
« Comme la liane autour du tronc, la Loi passe derrière et devant...  
« Or telles sont les Lois de la Jungle, innombrables — Nul n'y  
[ peut faillir.

« Mais tête, sabot, hanche et bosse, la Loi c'est toujours — Obéir ! »

« Un petit d'homme est un petit d'homme », dit Baloo l'ours, « et il doit apprendre toute... tu entends bien, toute la Loi de la Jungle. » Oh ! l'objection est prompte, mais spécieuse et futile. Impératif catégorique, sans fondement rationnel ? Pourquoi mêler Kant, Kipling... et Baloo ? Ne faisons pas dire à l'auteur plus qu'il n'en a écrit. Il suffit, dans une littérature de pure imagination, de constater cette prédominance de la Loi, symbole de la loi morale. Si le livre ne pose pas d'obstacle, et c'est ici le cas, chargeons-nous d'opérer les relations nécessaires. Kipling, dans cette œuvre, ne refuse à la morale son fondement dans l'ordre essentiel des choses, ni sa règle suprême dans l'Intelligence divine. On nous offre un chef-d'œuvre — ils ne sont pas si nombreux ! — goûtons-le sans jansénisme mélancolique, heureux de raviver ou d'entretenir en nous la flamme de la jeunesse et de l'aventure.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

---

L'habitude des émotions molles ou vagues énerve une volonté toujours empressée d'abdiquer pour s'épargner un effort. L'habitude des émotions violentes la mène par l'exaltation à l'atonie, comme on arrive à la prostration par la fièvre... Quand elle rompt l'équilibre entre les facultés de l'âme, la littérature travaille à faire des hommes d'impression. Voilà qui suffit à la juger.

Imaginez une composition où rien ne blesse la pudeur, mais où les facultés de second ordre soient constamment surexcitées aux dépens des autres : cette composition peut-elle être morale, quand elle tend à faire en nous le désordre, c'est-à-dire à nous *démoraliser* ?

R. P. G. LONGHAYE, s.j.

Le pathétique outré est pour les hommes une source funeste d'endurcissement ; des tableaux trop énergiques de l'humanité souffrante rendent les cœurs inhumains.

JOUBERT

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

### Volumes

#### GÉNÉRALITÉS

#### S.B.D.F.

*Guide des Lectures et des Bibliothèques.* Liste des ouvrages de langue française imprimés en Amérique, qui sont actuellement en vente au Canada. Publiée par les soins du Service de Bibliographie et de Documentation de Fides. Montréal, Fides, mai 1946. 93 p. 22 cm. \$0.40 (\$0.45 par la poste).

013=4(7)

Pour la quatrième année consécutive, Fides présente son *Guide des lectures et des bibliothèques*, une autre de ses heureuses initiatives qui mérite toutes les félicitations.

Comme par le passé, la brochure comporte une bibliographie méthodique, une bibliographie-conseil et un index alphabétique des auteurs dont les volumes figurent dans les deux listes précédentes.

Qu'un tel ouvrage ne soit pas absolument complet, cela va de soi, et le R. P. Martin, c.s.c., le confesse lui-même dans l'introduction : « Nous ne prétendons pas, il va sans dire, que cette liste soit absolument complète : un bon nombre d'ouvrages ont sans doute échappé à nos investigations ; nous comptons bien qu'auteurs et éditeurs sans s'offusquer de ces oublis involontaires, tiendront à nous faire parvenir les ouvrages en question pour que nous puissions les mentionner dans notre édition de 1947 ».

Un instrument de travail tout indiqué pour éducateurs et bibliothécaires. Un « guide » sûr pour tous ceux qui ne peuvent se contenter de lire au petit bonheur.

André JANOËL

\*\*\*

*Répertoire général des Films, 1946.* Lyon, Editions Penser Vrai [c1946]. 173 p. 20.5 cm. (Publication de la *Centrale catholique du Cinéma et de la Radio*) \$1.25 (\$1.35 par la poste).  
016:778.5

Voilà un bouquin qu'on se disputera chez le public cultivé, amateur de cinéma, et chez tous les prosélytes d'une saine philosophie de la vie, soucieux de s'éclairer et d'éclairer autrui sur la valeur des films qui se succèdent et se succéderont sur nos écrans.

Ce *Répertoire* contient tous les renseignements que l'on puisse désirer sur la production cinématographique française de 1946 : résumé de chaque film, appréciation de sa valeur humaine, artistique et technique, appréciation de sa valeur morale.

Ce livre est édité par la *Centrale Catholique du Cinéma et de la Radio*, organisme créé par l'Épiscopat français. Les cotes morales qu'il contient ont donc une incontestable autorité.

Les habitués des salles de cinéma et les centres d'apostolat doivent se procurer ce précieux *Répertoire*.

R. BEAUSOLEIL

## PHILOSOPHIE

DESCOQS (Pedro), s.j.

*Autour de la crise du Transformisme ; 2e édition.* Paris, Beauchesne, 1944. 100 p. 18.5 cm.  
149.916

Le titre de cet ouvrage risque fort de décevoir. Il ne s'agit pas de *la*, mais bien d'*une* crise du Transformisme. L'auteur limite en effet son étude à la France, se permettant en passant une vingtaine de lignes sur l'Allemagne. Dans un premier chapitre, il collige quelques textes de quelques auteurs, choisis dans le but d'illustrer les doutes soulevés récemment en certains milieux français sur l'évolution. D'où il infère, en un second chapitre, que l'évolution par transformisme ne s'impose pas comme un fait général. Un troisième et dernier chapitre signale « quelques répercussions et incidences de la doctrine transformiste évolutive dans l'enseignement du dogme » (p. x.)

En fait, l'auteur semble plutôt discourir autour du problème que l'aborder franchement. La conclusion d'ensemble n'apporte rien de nouveau ; mais la méthode employée par l'auteur surprendra les esprits plus rigoureux. Pour donner une idée exacte de la situation actuelle, n'aurait-il pas fallu déterminer le sens précis des textes apportés, juger la valeur des raisons qu'ils contiennent et surtout dégager la vraie pensée de leurs auteurs sous des mots qui semblent parfois la déformer ? Prenons le cas de Paul Lemoine. Il affirme que « la théorie de l'évolution est impossible » (*Encycl. franç.*, 5. 82-8), pour des raisons dont quelques-

unes sont discutables, et surtout en présupposant des principes absolument inadmissibles : « L'évolution, explique-t-il, me paraît impliquer à la base une notion de créationisme qui déplaît à mon esprit » (*Rev. Trim. de l'Encycl. franç.*, juin 1938). Le problème de l'origine de la vie n'est pas celui de son développement. Mais on ne voit pas très bien comment quelqu'un puisse soutenir la possibilité d'obtenir la vie de la matière et nier la possibilité de l'évolution, sans se contredire lui-même. Les affirmations outrancières d'un groupe de savants du XIXe siècle *en faveur* de l'évolution, dépassant les données de l'expérience, s'appuyaient sur de faux principes philosophiques ; n'en serait-il pas de même de certaines affirmations étranges d'un groupe de savants du XXe siècle *contre* l'évolution ? Le problème de l'évolution peut être abordé par la science théologique, par la science philosophique ou par la science expérimentale, chacune à sa manière, selon sa méthode propre. Et il semble qu'une solution satisfaisante ne pourra être donnée que par le concours de ces trois ordres de science. Le P. Descoqs le sait sûrement : il est trop averti pour cela. Mais il ne le dit pas et il laisse supposer le contraire, en tirant une conclusion de textes empruntés aux hommes de science expérimentale, sans une critique suffisante de leur contenu.

Jean-Paul DALLAIRE, s.j.

## RELIGION

COURTOIS (Abbé A.), p.s.s.

*A la lumière des mystères chrétiens.* Les Editions Ouvrières [1941]. 130 p. 18 cm.

23(04)

« Ce livre est écrit pour toi, militant jociste et jéciste. Parce que tu agis, que tu exerces une influence en ton milieu, tu te sens le besoin d'avoir des idées personnelles sur Dieu, ta religion, la société où tu vis, sur toi-même. » (Préface)

Ces pages atteignent bien leur but. Elles montrent admirablement l'unité vivante et le dynamisme fécond de la vérité catholique. A la lumière des enseignements de l'Eglise, conforté par les démonstrations triomphantes de la science religieuse, l'apôtre de l'Action catholique entrera avec plus d'enthousiasme dans la mêlée. Puisse donc ce trop mince ouvrage trouver de nombreux lecteurs, pour le bien des âmes et le salut de nos sociétés.

Jean DES SOURCES

LAMENNAIS.

*L'Imitation de Jésus-Christ.* Traduction Lamennais, avec des réflexions à la fin de chaque chapitre. Montréal, Fides, 1946. 383 p. 16 cm. Relié : \$1.25 (\$1.35 par la poste).

248

*L'Imitation de Jésus-Christ* est le plus beau livre de méditations après l'Évangile. Il en existe plusieurs versions. Celle de Lamennais s'impose. Chaque chapitre y est suivi de réflexions qui font suite naturelle aux sentences qui les précèdent, et pénètrent l'âme d'une onction toute particulière.

Cette analyse de l'esprit chrétien, de la mentalité chrétienne, respire la pureté des origines, la fraîcheur des sources. Elle reflète fidèlement l'enseignement des Écritures dont de multiples citations fleurissent tout son cours. Et c'est un charme de plus que la synthèse d'une table des matières qui a gardé le rythme archaïque d'un autre âge.

*L'Imitation* a fait beaucoup de bien et sa puissance demeure intacte. Sa place est toujours tout indiquée à notre chevet, près des Saints Évangiles.

Le format que nous en présente aujourd'hui les Editions FIDES est plus grand que ceux auxquels nous étions habitués : cette nouveauté aura sans doute l'heur de réjouir tous ceux qu'un texte trop fin fatigue. La présentation a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour plaire.

Louis-Henri BOIVIN

\* \* \*

*Les Apparitions de Fatima*, par un pèlerin. [Montréal] Fides. 32 p. hors-texte 16.5 cm. \$0.10 (\$0.13 par la poste).  
248.159.4

La lecture de ce tract fera désirer d'en savoir plus long à ceux qui ne connaissent pas encore les détails des apparitions de la Vierge à Fatima.

En trente-deux pages, l'auteur a entassé le récit des apparitions, une petite biographie des enfants et un bref historique des développements de cette dévotion apportée par Marie en 1917.

Nous souhaitons à cette petite brochure de pénétrer dans tous les foyers. Elle ne manquera pas d'y faire du bien.

Denis MONTBOISÉ

GILLOZ (Abbé).

*Porte du Ciel* ou Marie médiatrice. Lectures pour mois de Marie et mois du Rosaire. Paris, l'Évangile dans la Vie [1922]. 207 p. 14.5 cm. (Coll. A.M.D.A.).  
248.159.4

Tous nous connaissons les Litanies de la Sainte Vierge ; mais savons-nous bien ce que signifie chacune de ces invocations ? Dans ce recueil, nous trouvons, à ce sujet, des explications très claires, que l'abbé Gilloz a puisées chez les meilleurs auteurs spirituels.

La première partie, intitulée : *Hors de Marie, point de salut*, nous livre le sens des litanies qu'on peut grouper sous ce titre. La seconde, intitulée : *Près de Marie point de damnation*, nous explique celles qui conviennent à cette nouvelle rubrique.

Il y a une lecture pour chaque jour du mois de Marie et du Rosaire, suivie d'un exemple, d'une prière, d'une dévotion et d'une résolution.

KLUG (Chan. I.).

*Les Profondeurs de l'âme*. Etudes de psychologie et de morale. Tr. de l'allemand par l'abbé E. Roblin. Mulhouse, Editions Salvator [1938]. (Réimpr. par Granger.) 491 p. 23 cm. \$2.50 (\$2.65 par la poste).

\*254.32

Livre très utile à tous les prêtres, jeunes et moins jeunes. Il leur apportera une aide précieuse en les habitant à accomplir encore mieux, soit au confessionnal, soit en dehors de la confession, leur tâche délicate de directeurs de conscience.

Ni le titre, *les Profondeurs de l'âme*, ni le sous-titre, *Etudes de psychologie et de morale*, ne doivent les effrayer. Il ne s'agit pas ici d'études théoriques d'une sécheresse rébarbative. Au contraire. L'auteur s'est appliqué à mettre une science personnelle très étendue et très avertie à la portée de tous ceux que leur ministère fait entrer en contact direct avec les âmes. Il s'interdit toute dissertation spéculative, pour ne retenir de la biologie et de la psychiatrie que les conclusions pratiques immédiatement utilisables moyennant une sagesse et un jugement personnel ordinaires, pourvu que ce jugement et cette sagesse soient vivifiés par le souci surnaturel de ramener les pécheurs à Dieu. Car Dieu les attend toujours au bout des chemins détournés et intrigués de leur condition charnelle.

La lecture de ce livre est rendue facile et agréable par une grande abondance de documents véridiques, racontant des faits concrets tirés des rencontres de l'auteur, de ses recherches dans les maisons de santé ou de détention, de ses perquisitions à travers la littérature universelle. A ce point de vue, l'ouvrage constitue une mine de documents psychologiques qui, à elle seule, est une invitation très engageante à l'étude plus poussée de la psychologie pastorale. Il ouvre des horizons sur les champs immenses, — infiniment plus vastes qu'on serait porté à le croire parfois, — où s'organisent les stratégies de la nature et de la grâce, où se livrent les combats du ciel et de l'enfer, où se nouent et se dénouent les drames de mainte destinée que le confesseur, par un conseil éclairé ou ignare, peut orienter vers les anges ou vers l'abîme. Ainsi, cet ouvrage communique, mieux que ne réussiraient à le faire des études de construction plus claire, le sentiment de la responsabilité du ministère sacerdotal en son exercice, après la messe le

plus beau qui soit, de la confession. Il en facilite la pratique en conduisant comme par la main le confesseur vers les solutions précises, exactes, efficaces.

L'auteur fait connaître, dans le style imagé de la psychologie appliquée, la structure de l'âme ; il fait voir où sont et quelles sont ses possibilités de bien et de mal. Il mesure l'importance de facteurs puissants comme l'hérédité et la sexualité ; il en indique les comportements. Il nous apprend à discerner les différents types d'hommes et comment, en chacun, s'influencent réciproquement le psychique et le physiologique. Il nous donne des règles pratiques pour discerner les degrés de culpabilité. Il montre que tout pénitent, muni de ce qu'il a providentiellement reçu en partage, a toujours devant lui le chemin ouvert à l'amitié de Dieu et peut, s'il le veut, avec le secours de la grâce, cheminer vers ses destinées surnaturelles.

Des tables bien faites et détaillées, l'une par ordre de noms propres, l'autre par ordre de sujets, ainsi qu'un lexique des mots plus techniques ou plus difficiles font de ce livre un instrument de travail facile à manier et de consultation rapide et aisée.

Il est regrettable que l'impression ait été faite de façon négligée. Quelques pages, trop nombreuses, sont d'un encrage défectueux, et les clichés phototypiques sont souvent de mauvaise qualité. Cette réimpression méritait plus de soin.

*Les Profondeurs de l'âme* est un ouvrage de morale pastorale que tout prêtre qui comprend la dignité de son ministère se doit de connaître.

Jacques TREMPLEY, s.j.

\* \* \*

*Jeunesse qui reconstruit.* Témoignage impartial sur ces gens si différents des autres que sont les vrais chrétiens. [Paris, les Éditions Ouvrières, 1946.] 174 p. ill. 14×11 cm. \$0.60 (\$0.65 par la poste).

\*256.611

« Témoignage impartial sur ces gens si différents des autres que sont les vrais chrétiens », tel est le sous-titre. En ces pages sont condensés, sous forme de conversation entre ouvriers des deux sexes, plusieurs points de doctrine relatifs à la solidarité, au rôle social de l'Église, à l'amour et au mariage chrétiens, etc. De nombreux textes du Nouveau Testament et leur commentaire approprié entrecouperont ces conversations.

Ce petit livre vaut mieux qu'il n'annonce. L'on se prend à rêver d'une belle édition de ces textes, avec illustrations nettes, typographie aérée et qu'on pourrait lire sans utiliser une... loupe !

André JANOËL

LEGENDRE (J.).

*Qu'est-ce qu'un catholique ?* [Paris] Bloud et Gay [1945].  
226 p. 19 cm.  
\*260.12

Il est bien difficile de résumer un ouvrage qui est tout un condensé de la doctrine catholique. Dans ce livre de 236 pages, l'auteur signale les déformations de la vie chrétienne et passe ensuite en revue les différents aspects de cette vie et les grands problèmes qu'elle pose : sa nature, la souffrance, la prière, le rôle social du catholique.

On peut se faire une idée du ton général, de la force et du sain réalisme de ces pages, par ces quelques extraits : « Pour être catholique, il ne s'agit que de découvrir le centre de nous-mêmes et de le conformer à la donnée centrale de la religion ». — « Prier Dieu, c'est le regarder avec une intensité capable de façonner au fond de nous-mêmes, par un effort perpétuel de pensée, d'émotion et de volonté, l'émerveillement qui doit devenir le moteur de toutes nos démarches ». — La souffrance est « l'acte essentiel par lequel doit s'affirmer notre foi »... — « Le grand exemple que le monde attend d'un catholique, c'est celui d'une âme pacifique et sereine ». — « Les catholiques doivent être non seulement inquiets de Dieu, mais inquiets de leurs frères ».

Tout le livre est solidement pensé et de lecture agréable. Il sera utile à tous ceux qui ne veulent pas se contenter d'un christianisme de pratiques purement extérieures, mais qui aspirent à une vie profonde et totale.

Louis KITTEL, c.s.sp.

BORDET (C.).

*Notre Messe, le foyer de la charité.* [Paris] les Editions Ouvrières [1935]. 47 p. 13.5 cm.  
\*265.32

Après la lecture de ce petit livre, on n'assistera plus simplement à la messe, mais on y prendra part, on l'offrira et on la dira avec le prêtre ; elle deviendra le pivot de nos actions et le ciment de l'amitié qui nous unit à nos frères.

Livre qu'il faut lire, méditer, faire connaître. Il s'adresse tout particulièrement aux militants jocistes, mais tous les mouvements catholiques de jeunesse y trouveront un enrichissement spirituel illimité.

Élie GOULET

GRANGER (A.-M.), o.p.

*Comment préparer son mariage ?* 5e édition. Montréal, les Editions du Lévrier, 1946. 206 p. 19.5 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

265.5

Pour adultes

Futurs époux, vous rêvez d'un bonheur qui durera toute la vie. N'oubliez pas qu'un tel bonheur doit s'acheter et qu'il est la récompense de la vertu. Le R. P. Granger s'est penché sur ce problème et a écrit spécialement pour vous un livre captivant.

Le jeune homme apprendra dans ces pages, que la première condition du bonheur au foyer, c'est la maîtrise de soi du chef de la famille, sa virilité. Cette maîtrise et cette virilité sont une conquête de la jeunesse et d'une vie intérieure authentique. La jeune fille, dont la vertu est la plus belle parure, sera en plus convaincue que pour plaire elle doit avant tout garder son exquise féminité. Les parents eux-mêmes sauront tirer un très grand profit du livre du R. P. Granger. Il leur fera mieux connaître leurs devoirs envers leur grand garçon et leur grande fille.

*Comment préparer son mariage* a atteint son trentième mille. Son succès s'explique non seulement par la substance doctrinale et le sens pratique de l'ouvrage, mais encore par sa belle tenue littéraire. Chaque chapitre est court et s'ouvre par une citation bien choisie qui nous pénètre, dès le début, du sujet traité. La phrase est solide et élégante. Enfin, c'est un ouvrage qui, il faut l'espérer, poursuivra sa marche conquérante.

Élie GOULET

LE MOING (Abbé).

*L'Enquête religieuse avant le mariage.* D'après l'Instruction *Sacrosanctum...* Guide pratique à l'usage des fidèles. Paris, Lethielleux ; Issy - Les Moulineaux, 1945. 15 p. 24 cm.

\*265.531

Pour adultes

Exposé très clair des lois de l'Eglise d'après l'Instruction *Sacrosanctum* de la Sacrée Congrégation des Sacrements, en date du 29 juin 1941. Cette brochure s'adresse aux fidèles de France et nous fait toucher du doigt la grande prudence de l'Eglise en matière de mariage.

Élie GOULET

POULET (Dom Charles).

*Initiation à l'histoire ecclésiastique ;* 2e édition. Paris, Beauchesne, 1944. 360 p. 19 cm.

27(02)

Ce livre, petit par le format, l'emporte de beaucoup sur bien d'autres par son contenu.

Dom Poulet a écrit un ouvrage peu banal. Faire de l'histoire ecclésiastique sur un ton dégagé et en un style d'une gaillardise savoureuse est chose plutôt rare. Dom Poulet me rappelle le regretté abbé Brémond par sa sérénité souriante et par l'originalité de son style. Il n'a pas pourtant au même degré la subtilité et la finesse de l'auteur de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France*.

Certaines de ces pages mériteraient de figurer parmi les plus belles qu'on ait écrites sur l'histoire de l'Eglise. L'auteur possède le don de discerner un « esprit », l'art de pousser avec concision et force à la fois une analyse pénétrante. Lisez ces quelques lignes sur Erasme : « Au surplus, où finit le scepticisme d'Erasme, où commence sa foi ? Chez ce subtil écrivain, il y a tout un ensemble de procédés, suggestions, silences, dits respectueux, redoutables préteritions, questions posées d'un ton négligent, et qui à chaque instant nous rendent inquiets. Les sous-entendus abondent, les formules élastiques et prudentes ; à chacun d'interpréter comme il voudra, selon ses tendances. »

Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet ouvrage. On y trouve une fois de plus la preuve de la grandeur et de l'éternelle jeunesse de l'Eglise.

J. M.

## SCIENCES SOCIALES

DESROCHES (H.-C.) [et autres].

*Caractères de la communauté*. Ecully, Economie et Humanisme [1944]. 136 p. 23.5 cm. (Coll. *Economie et Humanisme*, no 2) \$0.75 (\$0.80 par la poste).

301

Cote de la collection : 33(08)

Sous le titre précité, cinq collaborateurs du groupe *Economie et Humanisme* nous présentent l'ouvrage intitulé *Caractères de la communauté*. Une introduction d'une page nous présente les cinq collaborateurs.

H.-C. Desroches se charge de la *Dialectique de la communauté*. Il en extrait le sens ancien et moderne ; il établit que le monde appartient à l'homme et que l'homme appartient au monde, dans le respect cependant des patries légitimes. Il rappelle la loi de solidarité de la communauté, sa vocation permanente. François Perroux nous entretient sur le *Contenu et la vie de la communauté*. Gustave Thibon traite de la *Communauté de destin, fondement de l'harmonie et de la durée des sociétés*. C'est le meilleur chapitre : les autres expliquent un des aspects de ce vaste sujet ; Thibon nous conduit au cœur de la question. Il traite des rapports entre

la propriété privée et la communauté de destin ; il explique pourquoi la communauté de destin s'oppose à la communauté absolue des biens matériels. Louis Gardet, lui, nous parle de *la Communauté musulmane*, des principes sous l'influence desquelles elle s'est développée ; enfin, et c'est par là surtout qu'il nous intéresse, il laisse voir la réaction de cette communauté devant les problèmes économiques et politiques actuels. Gaston Bardet développe le chapitre qui porte sur les *Echelons communautaires dans les agglomérations européennes* ; il définit les Communautés stables ; il remonte au « régime patriarcal », descend à l'« échelon domestique », continue par l'« échelon paroissial », synthétise le tout et conclut par la « réforme des méthodes d'urbanisme en fonction des échelons ». Il s'agit d'« utiliser l'étroite communauté de destin que crée la proximité dans les petites sociétés closes, sans oublier la nécessité des aspirations vers les grandes sociétés ouvertes. Telle doit être la doctrine des urbanistes de la seconde moitié du XXe siècle. »

Etude objective, scientifique, d'un problème complexe. Les auteurs tiennent à définir les vocables de la sociologie moderne. Ils le font avec compétence et clarté. Tous ceux qui s'occupent de sociologie ou des questions économique-sociales doivent lire cet intéressant travail, qui captera surtout l'intérêt des spécialistes.

Rodolphe LAPLANTE

DÉRIOL (Claudius).

*Vaincus ou vainqueurs ? A la recherche des Français d'aujourd'hui.* Paris, Oeuvre populaire d'Education et de Rénovation. 118 p. 19.5 cm.  
308(44)“19”

Dériol, comme son maître Marius Godin, grand apôtre de la cause sociale catholique en France, nous présente un travail de grande portée sociale.

Ce petit volume de 118 pages de texte est une série d'enquêtes poursuivies sans parti pris, documentées, vivantes, colorées. La conclusion s'impose à la fin de cette lecture vibrante d'émotion et de patriotisme : « Nous ferons une France pure, saine, juste et généreuse, si nous savons conjuguer nos forces vers le bien ».

Tous ceux qui n'ont pas crainte de voir jaillir la clarté des diagnostics ni la rudesse des médications liront ces enquêtes avec profit et joie.

J.-E. FORTIN

LÉTOURNEAU (Firmin).

*Le Comté de Nicolet. Enquête économique et sociale.* Préf. d'Arthur Saint-Pierre. Montréal, Fides, 1946. 200 p. 19.5 cm. (Faculté des Sciences soc. de l'Université de Montréal. Publications de l'Institut de Sociologie) \$1.00 (\$1.10 par la poste).

308(714)

Voici une heureuse initiative : une enquête économique et sociale sur l'un des comtés de notre province, celui de Nicolet. Monsieur Létourneau étudie le milieu physique, le milieu humain, le milieu économique. Après avoir lu son livre, on a vraiment l'impression de bien connaître le comté de Nicolet.

L'auteur fait preuve d'un beau talent d'écrivain : il a su être complet et précis sans aridité. L'essentiel est dit dans une langue pure et claire. On aurait aimé cependant que le milieu humain fût étudié plus longuement.

Nous souhaitons que l'on publie des enquêtes aussi sérieuses sur chacun des comtés de la Province. Cela nous permettrait de mieux connaître notre pays. Nous pourrions ainsi mieux nous rendre compte des richesses, des possibilités et des besoins de chaque région.

Il faut féliciter l'auteur de son beau travail, que tous les citoyens de Nicolet au moins devront se procurer.

Élie GOULET

LE COUR GRANDMAISON (Jean).

*Les Bases chrétiennes d'une constitution.* Paris, Fédération nationale d'Action catholique. 61 p. 19 cm. (Coll. *la Cité chrétienne*).

321

Les hommes d'Etat, les politiques, les éducateurs, les hommes d'étude et d'action, les journalistes trouveront dans cette brochure de soixante pages une documentation précise sur les conditions fondamentales de l'ordre intérieur des États. « Les vérités énoncées n'intéressent pas seulement les croyants : elles importent à tous ceux qui, n'ayant pas la foi, veulent du moins sincèrement la paix dans la liberté. »

L. ST-AMOUR

HAMILTON (Mary Agnes).

*La Démocratie anglaise en guerre.* Londres, le Ministère de l'Information. 47 p. hors-texte 20.5 cm.

321.8(42)

Cette brochure, publiée par le ministère de l'information de Londres, est illustrée de scènes typiques de la vie du peuple an-

glais. Tous ont loué la fière résistance de ce peuple lors de la dernière guerre ; on veut ici tirer du succès de cette résistance une bonne note en faveur de la démocratie anglaise. Ce n'est point le moment de déclarer que l'Angleterre est peut-être ou était du moins, jusqu'à ces derniers temps, un pays fort peu démocratisé. Quoi qu'il en soit, et grâce peut-être surtout à son insularité, la Grande-Bretagne n'a pas été envahie. Il faut reconnaître cependant que le peuple anglais a su s'unir avec décision et courage pour parer au danger qui le menaçait.

Ces pages tentent de prouver que la liberté du peuple anglais fut maintenue sans recours à la dictature. On avait allégué, avant la guerre, dit Mary Agnes Hamilton, que la démocratie valait en temps de paix mais qu'en temps de guerre elle s'avérerait inopérante ou tout au moins insuffisante. La brochure explique ce que fut la tâche du Parlement, comment l'opposition collabora avec le cabinet d'union, comment aussi un Premier Ministre faible ou jugé tel, M. Neville Chamberlain, dut partir et passer la main à M. Winston Churchill. L'auteur explique que cette unanimité d'opinion fut obtenue grâce à l'exposition courageuse de la situation réelle où se débattait la nation ; et les journaux et la radio collaborèrent spontanément à cette œuvre. Ces constatations ont du vrai ; il n'en est pas moins fondé d'écrire que M. Winston Churchill et quelques hommes avaient en fait pleins pouvoirs, et que la démocratie fut plus un idéal qu'une réalité pendant toute la durée du conflit. Le cadre et les étiquettes restèrent et ceux qui se gargarisent de phrases peuvent conclure péremptoirement que la démocratie anglaise prouva son excellence comme forme de gouvernement.

Ce fut tout au moins une démocratie mitigée, freinée dans ses outrances et ce, pour le bien général. Une fois de plus, il faut ajouter que seule sans doute l'Angleterre peut présentement obtenir ce dosage habile d'une autorité authentique et de la démocratie populaire, en raison de son évolution politique remarquable.

Rodolphe LAPLANTE

BOUILLE (Noël), o.p.

*L'Expérience pédagogique de Moûtiers*. Préf. de S. E. Mgr Terrier. Ecully, Economie et Humanisme, 1945. 61 p. 23 cm. (*Documents Economie et Humanisme*, no 7) \$0.60 (\$0.65 par la poste).

331: 63(449.9)

Cote de la collection : 33(08)

Dans le septième numéro de la série *Economie et Humanisme*, le Rév. Père Noël Bouille, o.p., nous décrit l'expérience pédagogique de Moûtiers. Nous sommes là en pleine vie, en pleine enquête sociale. C'est l'évêque de Bayonne qui a préfacé cette brochure de soixante pages.

Voilà un texte fort puissant et pratique. Il s'agit d'une expérience poursuivie par un jeune Père dominicain dans un pays de montagnes : la Savoie française. Le pays est habité par une population rude, de bonnes mœurs mais déchristianisée. La vie agricole y est difficile et la tentation de partir est grande chez les jeunes, qui ont été partiellement déracinés par le travail aux usines avoïnantes d'énergie électrique ou par le service militaire. A son arrivée dans les montagnes de la Savoie, l'auteur nous raconte qu'il trouva l'église vide d'hommes. Quelques femmes et quelques enfants la fréquentaient. En réaliste, en apôtre social, il tente une expérience pédagogique auprès des jeunes, notamment de ceux qui ont dépassé les études primaires. Le R. P. Bouille nous relate la grande misère de la France, surtout en ce pays de montagnes. Il déplore le peu d'instruction des résidents de sa petite commune et se demande quel est le moyen d'élargir les horizons de chacun, tout en ne les déracinant pas. L'auteur prétend avec beaucoup de plausibilité que les écoles professionnelles agricoles de France ne sont peut-être pas adaptées aux problèmes particuliers qui se posent en Tarentaise. Il écrit :

« Le but principal de tous ces établissements d'enseignement agricole a été le point de vue professionnel. Il ne semble pas qu'ils aient cherché à former des hommes complets. Toutes les techniques, toutes les matières enseignées, l'étaient dans l'unique but d'en faire de bons exploitants.

« Cette éducation à sens unique est déséquilibrée. Les élèves sortants n'ont pas vraiment constitué une élite de la classe paysanne. Ces écoles n'ont pas acquis auprès de la masse de considération et le crédit suffisants. »

Partant de cette constatation, il édifie tout un enseignement saisonnier qui dure du 1er novembre au 15 mars. Les élèves ont de 14 à 20 ans. Cette méthode toute simple d'enseigner la comptabilité, l'agronomie, le civisme semble s'être avérée fructueuse. Nous avons quelque chose de semblable dans la province de Québec ; aussi est-il de mon devoir d'inviter les dirigeants de l'U.C.C. et tous ceux qui s'occupent de cercles d'étude et d'écoles moyennes d'agriculture, à prendre connaissance du rapport de l'expérience de Moûtiers. Ils y trouveront des exemples entraînants et seront émerveillés de l'esprit d'apostolat qui s'est développé à Moûtiers. C'est la méthode de l'observation, de l'initiative disciplinée, de l'instruction adaptée au milieu professionnel ; c'est l'éloge de la pratique des arts domestiques. L'ensemble de cet enseignement fournit des connaissances suffisantes, permet à ceux qui devront gagner leur vie dans ce pays de montagnes, d'affronter sans danger l'ambiance moderne d'industrialisation, de mécanisation et d'excessive liberté.

De tous les documents *Economie et Humanisme*, ce numéro 7 est peut-être celui que pédagogues et dirigeants agricoles de la province de Québec et du Canada français auront le plus de plaisir et de profit à lire. Nous le recommandons, car il nous semble parfait au point de vue pédagogique et excellent au point de vue moral, vu les principes qui ont animé cette expérience chrétienne. Répétons-le, il y a là un effort susceptible de transformer le milieu rural de France, si on le multiplie comme il convient.

Encore une fois, ces pages forment un excellent documentaire pour ceux qui sont préoccupés du sort de nos gens durant la morte saison. Nous ne saurions trop les inciter à parcourir le rappel de cette expérience, d'une pédagogie éprouvée, complétée par un dévouement sans borne au relèvement moral, social et économique de la classe rurale.

Rodolphe LAPLANTE

PRICE (John).

*Les Syndicats anglais et la guerre.* Londres, le Ministère de l'Information [1945]. 60 p. 21 cm.  
331.88(42)

Brochure de soixante pages, où l'auteur s'est efforcé de monter en médaille le rôle du syndicalisme anglais pendant la guerre. Il s'agit d'un texte de propagande, publié sous la responsabilité du ministère de l'Information à Londres et sous l'inspiration évidente du travaillisme anglais : propagande de guerre montrant l'unanimité de la nation anglaise au cours du dernier conflit et publicité syndicaliste établissant l'apport du travail organisé dans la lutte contre le totalitarisme allemand. Pages véridiques quant au fond. Mais le lecteur sera tenté de tirer la conclusion exagérée que le syndicalisme, dans toutes ses unités composantes, fut d'un patriotisme désintéressé et absolu ; à moins toutefois que, trop gavé par la propagande qu'il a absorbée depuis quelques années, il n'accueille ces pages dithyrambiques avec réserve. On fait éclat de la nécessité des syndicats, de leur rôle pendant la guerre, de la réglementation légale des salaires, des comités de patrons et d'ouvriers, des conditions de travail, etc...

Cet ouvrage, comme *la Démocratie anglaise pendant la guerre*, nous convainc d'une chose, c'est que l'Anglais reste toujours identique à lui-même, peu importe les étiquettes de ses gouvernants. D'aucuns craignaient un gouvernement travailliste, en face d'une Russie puissante. Or quelles que soient les affinités idéologiques qui unissent dirigeants russes et dirigeants anglais, il semble bien

que l'Angleterre ne cédera à aucune idéologie et que, malgré les étiquettes, la guerre, les changements de gouvernements, elle s'efforcera toujours de maintenir son hégémonie dans le monde. Et qui pourrait l'en blâmer ? Cette brochure est à la fois une apologie du travaillisme anglais et une preuve nouvelle que la superbe anglaise n'est pas près de s'éteindre.

Pages simplistes, non doctrinaires, exaltant le rôle des ouvriers organisés pendant la guerre. Qu'on n'y cherche rien de plus.

Rodolphe LAPLANTE

LEBRET (L.-J.) [et autres].

*Propriété et communauté.* Ecully, Economie et Humanisme. 158 p. 24 cm. (Coll. *Economie et Humanisme*, no 3) \$0.75 (\$0.80 par la poste).

333(01)

Cote de la collection : 33(08)

Ce cahier est encore écrit en collaboration. Sa préface, signée Louis-Joseph Lebreton, indique son objet : « Préciser les justifications philosophiques de la propriété en même temps que ses limites, retracer la courbe de son évolution juridique et historique, tout en s'arrêtant à quelques instants particulièrement importants de cette histoire, a paru une tâche urgente et — le caractère théorique de certaines de ces études ne doit pas donner le change — éminemment pratique. »

La première étude traite de la personne et de la propriété ; la deuxième entreprend la définition de la propriété et de la communauté dans le plan divin ; la troisième délimite la situation de la propriété et tente l'esquisse d'une synthèse de la propriété contemporaine. Puis M. J. Gerlaud expose les *Positions chrétiennes sur la propriété*. Un autre chapitre ébauche *l'Évolution de la propriété à Rome*.

On parle volontiers du droit romain en matière de propriété, du droit civil français, du code napoléonien et de son influence sur notre propre législation québécoise et sur notre droit civil. Aussi sera-t-il intéressant de lire le chapitre écrit par M. R. Aubenas : *La conception de la propriété depuis les invasions germaniques jusqu'à la Révolution*. L'auteur analyse la conception de la propriété en France avant la Révolution et note l'abîme où l'idée révolutionnaire a plongé ce pays. La conception individuelle de la propriété privée tend à l'éloigner du cadre traditionnel et logique de la famille-souche. Puis A. Murat aborde *les Formes modernes de la propriété dans et depuis le code civil*. Un dernier chapitre enfin, qui constitue un hors-d'œuvre, n'en est pas moins intéressant. On nous y entretient de la communauté de famille en Serbie.

Ouvrage qui, comme le précédent, s'adresse à nos participants de Semaines sociales, à nos professeurs de sociologie et d'économie sociale, et à tous ceux enfin qui se préoccupent des réformes qui s'imposent. Soulignons aussi de nouveau qu'il s'agit toujours d'une pensée de haute inspiration chrétienne.

Rodolphe LAPLANTE

BERNAGE (Berthe).

*La Fillette à l'âge ingrat.* Montréal, Fides. 62 p. 19.5 cm.  
(Éditions familiales de France) \$0.30 (\$0.35 par la poste).

37.014

Pour adultes

Berthe Bernage s'adresse ici aux parents et aux éducateurs.

L'âge ingrat s'espace habituellement entre la douzième et la quinzième année. Comment comprendre la fillette, la diriger, l'encourager et l'aider en ces années de transformation intense et profonde, ce petit livre l'enseigne. On y trouve des explications fort pertinentes du déséquilibre physique ou mental dont peut alors souffrir l'adolescente.

Il est difficile de ne pas souligner la maîtrise psychologique, la délicatesse morale et l'élégance littéraire avec lesquelles Berthe Bernage aborde son sujet. Les mamans surtout éprouveront, à cette lecture, la joie des aperçus lumineux, des analyses pénétrantes et des conseils judicieux qui les aideront beaucoup dans la tâche de guider leurs petites dans les difficultés inhérentes à toute maturation.

J'avoue n'avoir lu sur le sujet rien d'aussi solide et captivant à la fois, d'aussi fécond en indications utiles.

Louis-Henri BOIVIN

## SCIENCES PURES

BARTHE (Dr René).

*Le Jeu des anges.* Insectes et promenades. Bloud et Gay [1945]. 127 p. hors-texte 17 cm.

595.7

*Le Jeu des anges*, titre délicieux que ne dément nullement la lecture de ce petit livre plein de fraîcheur et de poésie.

À la suite de l'auteur, nous partons à la chasse aux insectes à travers les champs et les bois, nous escaladons les Alpes et les Pyrénées, les Monts de l'Auvergne. Le voyage se fait sous le signe de la poésie : « Le sol, ouaté de feuilles ou feutré d'aiguilles, atténue tous les bruits. Le son reste suspendu entre les branchages. Chaque forêt abrite son ange invisible qui mène l'archet sur sa viole et fait entendre les suaves mélodies d'un chant grave ou léger, furieux ou ténu suivant la force du vent qui s'attaque aux palmes toujours vertes ou aux bois dénudés. »

Puis, l'auteur distribue sa science dans une langue toute simple ; il n'oublie pas d'en rendre hommage au Créateur de ces millions de petits êtres si attachants. Ce livre plaira à la fois aux entomologistes et à tous les amoureux de la grande nature. On le referme avec l'intention d'y revenir.

Élie GOULET

## SCIENCES APPLIQUÉES

BOUDRIAS (Mme Georges).

*Hygiène familiale et sociale*, suivie des soins aux blessés et aux malades. Montréal, Ed. du Lévrier [1945]. 384 p. 19.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

613(02)

*Hygiène familiale et sociale* de madame Boudrias fournit une contribution précieuse au bonheur de la famille et de la société en général. Le présent manuel ne vise évidemment pas à éliminer le médecin, mais prépare les voies à son influence bienfaisante. Il y a plus : le médecin lui-même devra plus d'une fois d'avoir été parfaitement compris dans son rôle, grâce à l'étude de madame Boudrias.

Ces pages rappelleront à ceux que le sort a favorisés d'une excellente constitution, les règles nécessaires à la conservation de la santé, en plus de les renseigner sur les premiers soins à prodiguer aux blessés, sur la manière de se comporter dans les petits accidents qui arrivent fatalement dans la vie d'une famille.

A notre époque de dérèglement même en ce qui regarde les actions les plus ordinaires de l'existence, alors que trop de gens s'alimentent au petit bonheur et s'exposent à toutes les surprises d'une vie déraisonnable, l'ouvrage de madame Boudrias rendra de fameux services. Sans parler de tous ceux qui sont responsables d'œuvres sociales, chaque famille devrait en avoir un exemplaire.

A. (Abbé A.).

*Manuel pratique des plantes médicinales indigènes et exotiques*, Thérapeutique végétale. Hygiène, santé, longue vie. Montréal. Beauchemin, 1946. 232 p. 18.5 cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).  
615.32

L'emploi des remèdes naturels est une science et un secret de longévité.

Dans une première partie, l'auteur vulgarise l'un des chapitres de cette science. Il donne les noms vulgaires, latin et anglais, la famille, l'habitat, les parties usitées, les propriétés et les usages de près de quatre cents plantes, ainsi que les minéraux organiques

qu'elles renferment. C'est succinct, clair, pratique. On y trouve quantité de recettes d'une utilité domestique incontestable. On ne doit cependant user des remèdes naturels qu'avec beaucoup de prudence. Qu'on ne s'imagine pas non plus que ces recettes dispensent de fréquenter le médecin et le pharmacien.

La deuxième partie renferme une foule de conseils très pratiques aussi. C'est un résumé de ce qu'il faut savoir et faire pour vivre bien et longtemps. En somme, cela revient à se soumettre aux règles de l'hygiène et du bon sens.

Il faut répandre ce livre et lui ménager une bonne place dans la bibliothèque familiale.

B.

\* \* \*

*La Femme, intendante du foyer.* [Impr. du *Bien public*, c1943.] 39 p. ill. 28 cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste). — En supplément : *Le Livre de caisse du foyer.* 28 p. 21.5 x 28 cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

647

Brochure destinée aux maîtresses de maison, à celles des villes comme à celles de la campagne. C'est une initiation à la comptabilité familiale. Un expert comptable y donne des notions sur les différentes opérations de la comptabilité familiale : dresser le bilan, établir le budget, tenir le livre de caisse. Des modèles illustrent les données théoriques.

Cette plaquette peut être très utile à la femme qui veut être à la hauteur de son rôle d'« intendante du foyer ».

R. L.

## BEAUX-ARTS

BARBEAU (Marius).

*Ceinture fléchée.* Montréal, Editions Paysana [1945]. 110 p. hors-texte 24.5 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

746

Par une époque où le sens du travail, le goût « de la belle ouvrage » et la conscience professionnelle ne sont pas monnaie courante, il faut admirer avec ferveur toutes les réussites, toutes les manifestations même du labeur persévérant. Nous, Canadiens de langue française, devons déjà beaucoup à M. Marius Barbeau. Si Dieu lui prête vie, et ses compatriotes encouragement, nous lui devons sans doute bien davantage. De sa dernière publication, le titre, déjà, attire favorablement l'attention. Affirmer que la ceinture fléchée est pour nous un symbole serait de la dernière

banalité. D'ailleurs, pour M. Barbeau, elle ne se limite pas à une vague évocation des temps révolus ; elle représente une longue tradition d'artisanat humble, patient, marqué de goûts divers mais toujours très sûrs, tradition qui fut de nos ancêtres un des plus vrais titres de noblesse et dont nous devons maintenir la survivance. La ceinture fléchée décline, constate M. Barbeau. Mais il refuse d'en prendre son parti et son livre, espérons-le, saura rallier à la bonne cause des activités concrètes et efficaces.

Y. L.

GRANDGÉRARD (Lucien).

*L'Art de peindre. Confidences d'un artiste.* Montréal, Pariscau, 1945. 79 p. 23 cm. \$0.80 (\$0.85 par la poste).  
75(02)

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette plaquette un vrai traité sur l'Art : le sous-titre d'ailleurs, précise qu'il s'agit de « confidences » et elles prennent le ton d'une conversation, parfois décousue.

L'introduction renferme des considérations qui n'ont rien de révolutionnaire et qui, sans doute, feront sursauter pas mal d'artistes de la jeune école. N'est-il pas excessif de faire de la Grèce — du moins en peinture — le modèle unique et inégalé ?

Moins que la musique mais beaucoup plus que la sculpture, la peinture est soustraite aux nécessités de la matière. Elle se prête plus que la sculpture à traduire le spirituel et le mouvant. Cette liberté dans la création fait sa force et est en même temps une occasion de défaillance. Qu'on le veuille ou non, la peinture traduit l'âme et la mentalité d'une époque, et doit par conséquent se renouveler, même dans sa technique. Au reste, en sculpture également, la jeune Ecole canadienne cherche sa voie dans des directions autres que celles tracées par les Grecs ; elle la cherche dans le moyen âge, et surtout le moyen âge roman, qui, par son symbolisme et la stylisation des formes, se rapproche davantage des tendances du moment.

Pourquoi tenir pour inexistante et de valeur nulle l'Ecole française actuelle ? Utrillo, Dunoyer de Segonzac, Vlaminck, Maurice Denis n'ont pas obtenu qu'un simple succès commercial, et si nous refusons d'admirer Picasso ou Braque, accepterons-nous Salvator Dali et tel artiste fort prisé aux Etats-Unis ?

Quant aux conseils techniques, ce sont des conseils d'expérience et, comme tels, ils ont une valeur certaine. Ils ne peuvent d'ailleurs, ainsi que le remarque l'auteur, être compris ou discutés que par ceux qui ont, par eux-mêmes, mis la main à la pâte.

A ces excellents conseils se mêlent sans cesse par ailleurs, des considérations théoriques qu'on a toujours envie de réfuter. Pourquoi citer l'opinion de Degas quand il s'agit de peindre le paysage ? Degas est le peintre de l'intérieur, du contrejour, de l'éclairage venu par derrière ou d'en bas, tout le contraire du plein-air qu'il ne connaît pas. Pour faire un vrai paysage, il faut bien davantage que « deux ou trois accents de nature » et l'œil exercé reconnaît immédiatement l'œuvre élaborée en atelier.

Je me demande ce qu'aurait pensé Richard Heinz, un des peintres de l'admirable Ecole belge, du conseil donné par l'auteur « d'avoir toujours à l'atelier plusieurs tableaux en train sur le chevalet » ?

La dernière partie est consacrée à une courte étude sur quelques maîtres de la génération précédente. Et cette étude même prouve qu'il n'y a pas qu'une technique, chacun des maîtres cités ayant sa manière de peindre bien personnelle ; et pourtant, ils sont sensiblement de la même époque.

En résumé, matière trop peu ordonnée, affirmations parfois contradictoires, des conseils plutôt que des confidences. Nous aurions préféré des confidences : elles eussent été certainement plus savoureuses.

Mme M.-A. LEGRAND

ARMA (Paul).

*Les Peuples chantent Noël.* 113 Noëls traditionnels de divers peuples, ornés de compositions décoratives par Marthe Fauchon. Couv. d'après Léna Constante. Intr. de Claude Aveline. Paris, les Editions Ouvrières [c1945]. 187 p. 18.5 cm.  
783.65

En 1942, l'auteur publiait 150 Noëls de France, ce qui rappelait à l'abbé Maillot un « rêve merveilleux » qu'il avait eu lorsque ses petits chanteurs avaient interprété « une série de vieux Noëls de divers pays d'Europe, chacun dans sa langue et avec son cachet particulier. C'était autour du berceau de l'Enfant-Dieu, un concert d'une unanimité pacifiante... Il semblait que, pour un instant, la chrétienté de jadis se fut reconstituée par le miracle de ces voix enfantines » (Préface de l'abbé Maillot au recueil de Paul Arma : *Noël ! Chantons Noël !*). Ce rêve se concrétise encore plus par la parution d'un nouveau recueil : *Les peuples chantent Noël*, 113 Noëls traditionnels de quelque trente peuples différents, colligés grâce au zèle du même Paul Arma. Pour la présentation matérielle, c'est très bien ouvré, simple comme une soirée de Noël, délicat, riant, joyeux. Les chansons, il va sans dire, sont d'inégale valeur, mais presque toutes respirent la simplicité du peuple, la simplicité de l'Enfant qu'elles louent.

C'est ce qui fait leur intérêt et nous les rend attachantes. On en trouve le tiers de toute première valeur musicale et folklorique, au milieu desquelles scintillent encore quelques perles. A titre d'exemples, p. 9 : *C'est le lever du jour* (allemand) ; p. 20 : *Aux étoiles* (autrichien) ; p. 76 : *Jésus naît dans la crèche* (suisse-romand) ; p. 106 : *Modeste naissance* (néerlandais), dont les charmantes mélodies nous rappellent Mozart. Aussi, p. 40 : *En Galilée* (anglais) ; p. 100 : *Kalėda* (lithuanien), qui nous révèle le goût des gens simples, libres de toute école, pour les rudes modes anciens, lesquels perdent souvent leurs angles savoureux pour peu qu'on les force de rentrer dans un cadre trop étroit.

Les adaptations françaises du recueil, assez souvent heureuses, méritent toute notre admiration. Pourtant, charmés par les mélodies des peuples frères, nous aurions souhaité goûter un peu la poésie de leurs mots, que nous soupçonnons très gracieuse. Ainsi, ne fût-ce que par quelques chansons des langues les plus faciles, rendues compréhensibles par la traduction et des notes de prononciation au besoin, nous aurions réalisé encore davantage le « rêve merveilleux ».

En somme, une substantielle nourriture à offrir à la culture de tous les jeunes, d'âge ou d'âme, qui veulent s'enrichir au contact de la vie qui les entoure, de l'âme des peuples qui ont hérité d'une même tradition chrétienne. Dans la préface de *Chantons les vieilles chansons d'Europe*, Roger Dévigne attribuait à cette autre merveille de Paul Arma le rôle de placer la jeunesse « devant des horizons sonores qui lui permettraient de saisir combien le folklore musical peut tracer le graphique des émotions d'un peuple, et — à travers la diversité des peuples — des émotions de l'HOMME ». Que dire quand le concert de ces émotions est provoqué chez chacun, à une même heure de l'année, par le sourire irrésistible du gracieux Enfant qui apporte à tous la joie sereine et la confiance.

EN COLLABORATION

ARMA (Paul).

*Unissons nos voix.* 16 chœurs à 2 et 3 voix égales sur des chansons populaires de divers peuples. Couv. de Paul Alamassé. Paris, les Editions Ouvrières. 35 p. 18 cm. (Coll. *Chantons les vieilles chansons d'Europe*).

784.4

ARMA (Paul).

*Tous en chœur.* 30 chansons populaires harmonisées à 2 et 3 voix égales. 15 françaises et 15 étrangères. Ill. de Jacqueline Gaillard ; 6e édition. Paris, Editions Ouvrières, 1946. 47 p. ill. 12×16 cm.

784.4

Les réflexions sur l'œuvre de Paul Arma, qu'on peut lire dans l'appréciation de *les Peuples chantent Noël* du même auteur, s'appliquent aussi à ces deux recueils. On ne peut que trouver plaisir et profit au contact de ces vieilles chansons populaires d'Europe harmonisées avec un art qui a fait ses preuves.

## LITTÉRATURE

PERSE (St. J.).

*Anabase*. [New York] Brentano's [c1945]. 26 cm.

82-1

Appelle des réserves

Dans la préface qu'il écrivit pour l'édition anglaise de 1930, T. S. Eliot déclarait n'être nullement convaincu qu'un poème comme *Anabase* puisse avoir besoin d'une introduction. « It is better to read such a poem six times, and dispense with a preface : il vaut mieux lire six fois un tel poème et se passer d'une préface. » Six fois : le conseil est à retenir. Tous les lecteurs ne savent pas que la parole écrite, comme l'affirme Claudel, « est employée à deux fins : ou bien nous voulons produire dans l'esprit du lecteur un état de connaissance ou bien un état de joie ». La plupart ne cherchent qu'une description analytique complète et immédiatement claire des objets offerts à leur curiosité intellectuelle. Ils se trouveront mal à l'aise, contrariés peut-être, en compagnie de St. John Perse. Toutefois, s'ils ne manquent pas de cette loyauté de l'esprit qui défend de condamner ce qu'on n'a pas bien étudié, s'ils brûlent du désir de maîtriser un mode de connaissance différent de la connaissance rationnelle, quittes à y mettre le prix, ils se féliciteront peut-être d'avoir écouté l'avis d'Eliot et de s'être imposé le labour d'une lecture plusieurs fois renouvelée.

Est-il nécessaire d'indiquer que le terme *Anabase* ne réfère pas à la fameuse expédition des Dix Mille sur laquelle ont peiné tous les élèves de Méthode ? Il faut prendre le mot dans son sens littéral de montée, d'ascension. Migrations, conquête de vastes espaces, destructions et fondations de civilisations, progression ardue et lente vers la splendeur de la forme, telles sont les principaux thèmes dont dispose l'inspiration neuve, et volontiers sensualiste, de St. John Perse. L'expression devient ici la valeur importante. Pas une thèse, mais un vaste tableau que le poète s'efforce de révéler par le moyen de mots dans un certain ordre assemblés.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

HALDA (Bernard).

*Connaissance de Claudel*. Paris, Oeuvre populaire d'Éducation et de Rénovation. 104 p. 19 cm. (*Les Convertis rayonnants*).

84-1

Après la Somme d'exégèse claudélienne de Jacques Madaule (*Le Génie de Paul Claudel, le Drame de Paul Claudel*), peut-il s'écrire quelque chose de nouveau sur le poète du *Soulier de Satin* ? Une réponse négative peut ne pas être déraisonnable. Mais les livres de Madaule sont chez nous introuvables ; de plus, le lecteur ne se prête pas toujours facilement au labeur qu'exige l'assimilation de ces deux forts volumes. Un petit traité d'initiation garde toujours son importance, conduit sans heurt aux grandes études critiques et permet, entre temps, l'abord intéressant et profitable des œuvres elles-mêmes. L'opuscule de M. Bernard Halda s'inscrit dans cette catégorie. Sans jamais tomber dans une sécheresse scolastique ni dans une amorphe banalité, il explique avec sagacité le phénomène « Claudel », c'est-à-dire la naissance du chrétien puis du poète, son art, le théâtre, le sens du comique, l'influence. Étude très pratique pour les lecteurs, jeunes et vieux, avides de connaître celui que Charles Du Bos appelait « le plus grand poète vivant ».

Y. L.

SEGHERS (Pierre).

*Le Domaine public.* Montréal, Parizeau [1946]. 96 p. 19.5 cm.  
84-1  
Appelle des réserves

L'histoire des lettres françaises durant l'occupation n'oubliera pas facilement le nom de Pierre Seghers. Cet incomparable animateur a exercé une activité multiple dans les domaines les plus divers. Directeur de *Poésie 40*, fondateur de la revue *Poètes casqués*, son bureau parisien était devenu dès le temps de la « drôle de guerre », le lieu de rencontre de tous ceux qui, les années suivantes, refusant de se retrancher dans leur tour d'ivoire, participaient à leur manière à la lutte pour la Liberté. Et ainsi, grâce à Seghers, des auteurs comme Aragon, Elsa Triolet, Eluard, Masson, Emmanuel, trouvaient un public, qui, sous les allusions, grâce aux équivoques, devinait que tout n'était pas perdu.

C'est cet animateur qui, à son tour, publie ses poèmes chez Parizeau. Douceur des images, variété des rythmes, classicisme de certaines strophes, violence de quelques cris... Ça et là, apparaissent cependant des maladresses ou des expressions déplaisantes qui n'arrivent pas à gâter le charme de l'ensemble.

A. BOULIZON

GARY (Romain).

*Éducation européenne.* Londres, Editions Penguin, 1946.  
175 p. 19 cm.  
84-3

Mauvais

Ce livre sur la résistance polonaise, écrit avec le procédé de la charge à outrance, aboutit, en fin de compte à la monstruosité. Il serait impossible de détailler les faussetés sans nombre qui fourmillent dans ce volume, à travers un dialogue impossible et des détails dégoûtants.

Beaucoup d'admiration pour la « noble » Russie, pour l' « héroïque » défense de Stalingrad et aussi, beaucoup de « camaraderie », tels sont sans aucune nuance les thèmes essentiels. Il est permis de demeurer sceptique, lorsque l'auteur prétend que la Pologne occupée par les nazis appelait de tous ses vœux le jour où elle serait « libérée » par la Russie. Il ne faut pas se surprendre de cette erreur de perspective dans un ouvrage où tout est confondu, mêlé, où les mots n'ont d'autre sens que celui qu'il plaît à l'auteur de leur donner.

Certes, les Polonais méritaient mieux.

André JANOËL

KESSEL (Joseph).

*Les Maudru.* Buenos Ayres, Viau-Feugere, 1945. 139 p.  
20.5 cm.  
84-3

Dangereux

Un autre livre sur la résistance. S'il est vrai que tout Français moyen porte un livre en soi et si tous s'avisent de rapetasser cette galochette déjà usée, nous n'en sommes pas au bout.

*Les Maudru*, c'est l'histoire d'un jeune aviateur dont l'appareil a été descendu en Belgique et qui revient chez lui, alors qu'il ignore que l'armistice a été conclu. Il est pour la résistance, en dépit des sentiments de son père. Il passe en Angleterre, vient bombarder son patelin, est descendu de nouveau au-dessus de la mer, gagne le rivage, se réfugie chez ses parents. Son père, soudain converti, le reconduit lui-même en Angleterre sur un radeau.

Histoire assez banale, somme toute, mais qui donne lieu à de beaux développements, à de jolies descriptions et à d'alertes dialogues. Il va sans dire que le biographe de Mermoz se devait de maintenir sa réputation. Il n'y a pas manqué et son ouvrage l'emporte sur tous ceux du même rayon. Il est d'autant plus regrettable que l'abondance des jurons et des pages lubriques viennent salir l'ensemble.

André JANOËL

MAUROIS (André).

*Le Cercle de famille*. Roman. Paris, Grasset [c1932]. (Réimpr. par Variétés.) 268 p. 19.5 cm.

84-3

Dangereux

Doctrine bien vivace que la théorie du perpétuel retour des choses ! Nous la trouvons dans toutes les « philosophies » orientales, notamment dans le bouddhisme (la Roue de la Vie) ; chez les Grecs anciens : évolutionnisme d'Héraclite, polingénésies périodiques du stoïcisme ; elle a survécu même au moyen âge ; tout près de nous, Nietzsche l'a défendue avec la ferveur éloquente de son tempérament de poète.

Aujourd'hui, nous voyons, entre autres, André Maurois soumettre à la loi du rythme la progression de l'univers. La trajectoire du monde serait une courbe fermée. Sur le plan synthétique de l'histoire humaine comme dans le détail infime des vies individuelles, il n'est que d'attendre les infaillibles recommencements. Telle s'avère la signification du *Cercle de famille* ; Maurois s'attache moins aux limites d'une société restreinte qu'aux révolutions des chaînes de tempéraments formées par les générations successives. Denise Herpain a connu toute jeune l'indigne conduite de sa mère. Elle en a subi la honte, l'a condamnée sans pitié. Mais ses plus énergiques résolutions ne la détourneront pas d'une route analogue ; également coupable, la fille ira chercher auprès de sa mère la consolation de l'hostilité qu'elle a fait naître chez ses propres enfants. On ne saurait le nier, les vieux thèmes ont la vie dure et gardent pour l'artiste un étonnant pouvoir de fascination.

Des romans de Maurois, tous inégaux, le *Cercle de famille* est peut-être celui qui se lit le mieux. Quelques touches additionnelles, bien légères, auraient suffi à secouer certains passages d'une puissante allure dramatique. Malgré l'élégante froideur du style, on n'oublie pas la jeune Denise interdisant à Mme Herpain tout accès auprès de son mari défunt, ni la crise de conscience qu'amène la première infidélité. Dans le domaine des idées, on note avec intérêt l'influence de lectures trop libres sur un cerveau et une sensibilité encore mal équilibrés ; mais il n'y a vraiment pas moyen de s'accommoder du déterminisme fatal et du défaitisme désespérant qui gâtent la personnalité de Denise Herpain, pourtant si bien esquissée.

J.-M. GABOURY, c.s.c.

PARENT (Colette).

*Ave Maria*. Roman. Paris, Editions Stock [1945] ; [Mont-réal] Valiquette. 300 p. 19.5 cm.

84-3

Dangereux

*C'est vers le moyen âge énorme et délicat  
Qu'il faudrait que mon cœur en secret naviguât,  
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.*

Verlaine — *Sagesse*

C'était peut-être l'intention très louable de Colette Parent de nous obliger à un retour émouvant vers l'époque fascinante de la foi et des cathédrales. Hélas ! son livre est tout autre chose.

La plupart des romanciers qui ont situé leurs personnages à un moment de l'histoire de l'homme, histoire qui nous est toujours un peu incompréhensible parce qu'elle nous échappe toujours par quelque issue secrète, ont pris le soin de ressusciter une image, sinon poétisée, au moins rehaussée de pittoresque, où insérer leur psychologie et nous les rendre moins inaccessibles. Une des plus belles figures du moyen âge demeure le tailleur de pierre ou l'artiste des cathédrales, parce qu'à lui seul il nous révèle l'intensité de la vie religieuse et sociale d'alors. Voilà par où Colette Parent nous introduit à cette magnifique galerie d'architecture qu'est son livre.

Ce roman est la reconstitution poétique d'un milieu artistique dans son climat de lumière. C'est la note la plus frappante de l'ouvrage. Mais au lieu d'être fidèle à la belle simplicité moyen-nâgeuse, à l'anonymat et à la gratuité de l'artiste, à l'atmosphère intégrale d'une époque de ferveur, il installe en fait la pré-Renaissance au beau milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

De plus, Colette Parent ne connaît pas parfaitement l'architecture du moyen âge. On dira qu'une telle condition n'engage nullement la vie du roman. Soit, mais qu'on n'ait pas alors la prétention d'esquisser la grande figure des cathédrales ! Heureusement que, parmi de nombreux anachronismes artistiques, la couleur locale rachète constamment une technique non maîtrisée.

Il vaut peut-être mieux ne pas parler de l'action du roman. Elle est tout simplement inacceptable, parce que la psychologie des personnages s'insère très mal dans le mouvement de l'œuvre. Aussi et surtout parce que cette aventure demeure exclusivement superficielle, à cent lieues de la compréhension de l'âme française et populaire à cette époque.

Le style rachète bien des faiblesses : la langue est savoureuse, sans recherche, piquée de très vieux mots qui donnent une allure de jeunesse au rythme de cette vaste imagerie.

*Ave Maria* est, en fin de compte, une fresque reconstituée avec patience, souvent avec vérité, parfois avec poésie. On regrette d'autant plus la faiblesse du roman comme tel et l'intrusion de scènes passionnelles malheureuses.

Maurice BLAIN

PAROUTAUD (J.-M.-A.).

*Temps fous*. Montréal, Parizeau [1946]. 65 p. 19.5 cm.

84-3

Appelle des réserves

Ce sont des histoires de temps fous que Paroutaud nous offre dans la collection Parizeau qui, par ailleurs, présente d'authentiques réussites.

Histoires baroques, hallucinantes et parfois insipides. De temps en temps, on dirait vraiment des histoires de fous. Heureusement que, par endroits, trop rarement, surgit soudain l'image, la phrase qui accroche et qui console de trop d'inepties.

G. B.

VÉRITÉ (Marcelle).

*Soulec, le démon des brumes*. Paris, Desclée, de Brouwer [c1945]. 168 p. 19.5 cm.

84-3

Le récit se concentre autour de Soulec, le solitaire borgne, roi d'un troupeau d'isards. L'action se passe dans les Pyrénées. Avec un réel talent, l'auteur a su nous intéresser tout le long du livre à une intrigue plutôt fort simple.

Le dénommé François veut venger la mort de son frère Louis, qui tomba dans un précipice alors qu'il chassait Soulec le solitaire. Le personnage le plus sympathique du livre est le contrebandier et braconnier « l'Écureuil ». Il tranche sur les autres par sa sympathie un peu sentimentale pour Soulec le borgne. Le drame se dénoue tout autrement que nous pouvons l'imaginer.

Je ne puis cependant passer sous silence le ton désespérément neutre de l'ouvrage. On y parle de la petite église comme l'on parlerait d'un pin isolé ornant le centre du village. Malgré les belles descriptions des nuits et des aurores dans les Pyrénées, on étouffe car il y manque au moins une allusion toute naturelle vers le Créateur de ces merveilles. Rien de *la Lumière de la montagne* dans ce récit d'aventures.

Élie GOULET

ARAGON.

*Servitude et Grandeur des Français*. Scènes des années terribles. Buenos Ayres, Viau-Feugere, 1946. 262 p. 20.5 cm.

84-94

Appelle des réserves

Nous connaissons Aragon « poète de guerre ». Le conteur de la résistance n'apporte rien à la gloire du poète, encore que son récit soit mené avec une maîtrise et une verve remarquables.

Ces « scènes », au nombre de sept, ne sont pas toutes d'égal intérêt. La première est quelconque, malgré le ton chiqué et faussement boulevardier qui ne nous donne pas le change. La deuxième nous laisse soupçonner ce que durent avoir d'odieux et à la fois d'exacerbant les années d'occupation, et contient des passages peu aimables à l'adresse du Maréchal. Toutefois, celui qui en sort diminué n'est pas celui qu'on pense. *Pénitent 43* présente un curé quelque peu bizarre et permet à l'auteur de patauger magistralement dans la casuistique. *Le Droit romain n'est plus*, sorte de grand poème en prose sur la résistance, profite d'un thème-prétexte pour nous faire connaître certaines idées de l'auteur et partage, avec les morceaux précédents, le triste apanage de glorifier l'assassinat.

Dans l'un de ses récits intitulé *les Jeunes Gens*, Aragon écrit : « Il est peut-être trop tôt pour parler de cette guerre sans amertume. Ce n'est au moins pas moi qui en serais capable. [...] A la fin ce serait trop me demander que demander de parler de ces années-là sans passion ». Libre à lui. Il reste que nous ne pouvons nous empêcher de comparer cette pauvre passion à la grandeur sereine du mot de St Exupéry : « Je ne me désolidariserai pas de la défaite... »

Un livre qui était la promesse d'une grande œuvre, mais qui, par parti pris mesquin, demeure un petit livre.

André JANOËL

L'ARCHEVÊQUE-DUGUAY (Jeanne).

*Mater*. Dessins de Rodolphe Duguay. Montréal, la Famille [1946]. 110 p. hors-texte 24 cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste). C84-1

Les jeunes filles qui se préparent au mariage, les mamans, jeunes et moins jeunes, trouveront dans ces pièces de vers libres la célébration des pensées et des sentiments qui font la noblesse et le charme de leur vie. Des images imprévues, des réflexions originales, des aperçus nouveaux surgissent à chaque page et inclinent à transformer en oraisons habituelles les menus incidents de jours tout adonnés au dévouement. Qui n'appréciera, par exemple, cette transposition poétique de la joie la plus profonde, celle du don de soi ?

*« Sentir inépuisable  
celle fécondité du cœur  
qui se vide pour retrouver  
Toujours plus d'amour !  
Donner sans rien attendre ;  
aimer pour aimer !*

*Parce que c'est bon  
goûter dans un autre  
la joie qu'on lui donne ;*

*Boire la grande part  
des amerlumes  
que la vie nous sert... »*

Et tout est de ce ton de force sereine et conquérante.

Une joie reposante émane de la lecture de ce livre. Quatre hors-texte de Rodolphe Duguay et une riche couverture lui donnent une présentation agréable. Il constitue un beau cadeau pour une amie, une fiancée, une épouse ou une mère.

L. ST-AMOUR

BOIVIN (Léonce), ptre.

*Les Odes mystiques.* Les Eboulements, mars 1946. 212 p.  
18 cm.

C84-141

Un prêtre se retire au désert et, devant la belle nature de Dieu, repasse sa théologie dogmatique, ascétique et mystique. Il est plein du sujet qu'il possède d'ailleurs parfaitement. Sa plume peut donc emprunter une forme spéciale et chanter.

*Les Odes mystiques* sont en vingt-deux chants qui se divisent en trois livres : purification : *Ego sum Via* ; illumination : *Ego sum Veritas* ; union : *Ego sum Vita*.

Il faut une certaine connaissance de la philosophie, de la théologie et des voies spirituelles pour goûter ce livre et en savourer toute la substance.

Tous n'aimeront pas la forme que l'auteur donne à sa pensée. Je trouve qu'elle a l'avantage de montrer que notre religion n'est pas sèche comme un désert. Que de merveilles elle renferme ! Aussi ne faut-il pas se surprendre si certaines âmes, pour les raconter, ne peuvent le faire qu'au son de la lyre.

Louis-Henri BOIVIN

## HISTOIRE. BIOGRAPHIES

\*\*\*

*La France généreuse.* Ouvrage réalisé par le Bureau d'études des Eclaireurs de France. [Paris] Editions des Eclaireurs de France [1946]. 398 p. ill. 21.5 cm.

9(44)

Après tant de publications qui se sont acharnées à disséquer tout ce qu'il pouvait y avoir de pitoyable dans ce que les sépulcres

blanchis appellent « la France pourrie », voici enfin un livre qui, délibérément, fait œuvre d'optimisme : il veut montrer les divers aspects de la France généreuse à travers les siècles. En ces temps d'incertitude et de déchirement, il a semblé nécessaire d'offrir un tableau des vertus françaises et tout spécialement de la générosité ; de présenter cette vertu dans son sens plein et multiple qui, aux yeux de Descartes, est, à peu près, la grandeur d'âme.

Le but du livre explique, sans toujours le légitimer, l'apparent désordre de ces chapitres où l'on accorde la même place à la chevalerie et à l'Affaire Dreyfus, à Saint-Louis et à Proudhon, à l'esprit de 48 et à Pasteur.

L'ouvrage se présente sous un habit de « privations », papier grossier, couverture médiocre. Pourtant, dès qu'on ouvre les pages de ce livre, on est entraîné malgré soi par le rythme de cette large fresque. Ecrits par des dirigeants éclaireurs de France (scouts de tendance laïque), destinés à des chefs et routiers français, publiés en des temps troublés, ces chapitres ont pour but de révéler des adolescents à eux-mêmes, de leur proposer un idéal de conquête qui attire leur personne entière, de les inciter à faire des choses qui, selon le mot de Michelet, doivent « être désintéressées et ne profiter qu'au monde ».

« Ame généreuse et tête froide » : telle est la devise qui pourrait au mieux résumer l'ample moisson de citations, d'anecdotes, de réflexions, dont l'ensemble constitue un acte de foi inébranlable dans l'unité française.

G. BOULIZON

LAFORCE (Ernest).

*Bâtisseurs de pays*. Montréal, Editions Edouard Garand [1944]. 262 p. 21 cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).  
9(714)

Ernest Laforce lance un vibrant hommage à tous les vaillants prêtres colonisateurs, dont il partagea pendant de nombreuses années les tracas et les peines.

Il suffit d'ouvrir le volume pour qu'aussitôt l'intérêt nous gagne et nous contraigne de rejoindre, dans une lecture passionnées, la dernière ligne de cette trop courte histoire de tant de nobles cœurs. Ils sont légion ces apôtres trop ignorés de la colonisation chez nous. Un à un, l'auteur les fait défilier devant nous et l'ensemble de leurs vies nous semble le chant viril d'une épopée unique.

Monsieur Laforce, dans un élan d'amour pour son pays et de justice envers les héros qu'il célèbre, a livré au public les gestes de quelques-uns des merveilleux artisans de notre survie.

Il mérite notre reconnaissance pour son ouvrage, qui captivera tous ceux qui ont à cœur le développement du Canada français. Son vœu de contribuer à assurer l'immortalité à ces humbles conquérants ne peut que se réaliser. Puissent aussi ces pages enthousiastes amener, si possible, nos chefs politiques à prendre vraiment conscience un jour de l'importance du problème de la colonisation pour nous.

R. A.

BOURÇOIS-MACÉ (Andrée).

*L'Abbé Mary Macé*, « major-aumônier » du Stalag IIIA. Un prêtre médecin. Paris, Bloud et Gay [1945]. 204 p. front. 18.5 cm. (*Belles Vies sacerdotales*).

92:2

« En dehors de la vie intérieure, de l'union à Dieu, en un mot de la sainteté, rien ne compte. » Cette pensée de l'abbé Mary Macé a été la devise de sa vie.

Il a vécu à Saint-Malo une enfance heureuse, ensoleillée de belles amitiés, auprès d'une maman et d'une grande sœur tendrement aimées. Il ne connut jamais son père, médecin fauché en pleine jeunesse, victime de son devoir.

Mary marche d'abord sur les brisées de son père. Mais, il s'aperçoit vite que si le médecin et le prêtre sont tous les deux aux prises avec les problèmes de la souffrance et de la mort, ce dernier seul peut les résoudre pleinement. Il entend bientôt l'appel du Maître, mais ne se rend qu'après avoir profondément réfléchi. Dès lors, il se donne complètement au service de Dieu : son âme ne connaissait pas le don mitigé de soi. Il fut un prêtre dont la sainteté était la préoccupation constante. Au milieu d'une vie spirituelle très intense, il sait se faire tout à tous.

Puis c'est la guerre et l'inlassable dévouement de l'aumônier, surtout auprès des prisonniers du Stalag III A. Il y ruinera ses forces. Il a cependant la consolation de mourir en terre de France, en 1941. Il a vécu intensément et saintement sa courte vie (1900-1941) si dense en œuvres de toutes sortes.

Élie GOULET

---

Dans le concours incessant des facultés à la création de la parole littéraire, la part de chacune est réglée par deux mesures : l'une invariable, c'est leur hiérarchie essentielle ; l'autre indéfiniment variable et souple, c'est la nature des objets.

R. P. G. LONGAHYE, s.j

# Revue

## REVUES FRANÇAISES

*L'Arche* [revue mensuelle]. Paris, Editions Charlot (18, rue de Verneuil) [1943-...] 190 p. 23 cm. Comité de direction : M. Blanchot, A. Camus, J. Lassaingne.

No 17, vol. 3 ; juillet 1946.

Appelle des réserves

Ce numéro de *L'Arche*, publication destinée aux intellectuels, est *passable* dans l'ensemble, quoique certains articles puissent être cotés sévèrement.

*L'Arche* est neutre. Saint Bernard avouait ne pas goûter les livres où il ne trouvait pas inscrit à chaque page le nom de *Jésus*. Ce nom, on le chercherait en vain dans le présent exemplaire de cette revue. Bien plus, on ne peut y trouver une morale ferme et une philosophie stable sur lesquelles pourraient s'appuyer les articles. Et je ne parle pas des articles littéraires ou purement scientifiques, mais de ceux qui devraient s'étayer sur des principes certains au lieu de flotter au vent du dilettantisme. Je cite comme exemple la *Situation d'André Breton* (p. 149).

La faiblesse du fond est aussi la lacune des critiques dans les chroniques. On énonce même, sans la réfuter, bien plus, en l'approuvant, la thèse matérialiste de G. Bouthoul. Puisque le problème de la paix, soutient Bouthoul dans son travail intitulé *Cent millions de morts* se ramène à une question de naissances, il importe de lancer « un projet de limitation de la natalité ». Le critique de l'ouvrage ajoute pour son compte : « Au moment de l'histoire où nous vivons, un projet de limitation de la natalité aurait à peu près autant de succès qu'un projet de limitation des armements. Bien plus, il provoquerait des clameurs furieuses. On ferait de cette suggestion élémentaire une insulte aux droits sacrés de la personne humaine. Partout où se montre le « sacré » se montre aussi la barbarie la plus aveugle et la plus sauvage » (p. 166). Plus loin, on applique cette théorie à l'Allemagne en particulier.

M. Monsour (le critique en question) a raison : l'Eglise n'acceptera jamais que l'on touche aux « droits sacrés de la personne humaine ». Il faut chercher le salut de l'humanité ailleurs que dans l'eugénisme matérialiste.

Paul GAY, prêtre, c.s.sp.

*J'ai lu...* Cahiers de bibliographie [périodicité non définie]. Paris, 1, Place Alphonse-Deville [1946-...]. 32 p. 19 cm. Rédigés en équipe par P. Ariès, G. Bernoville, J. Canu, etc.

Cahier no 1 Cahier no 2

Pour adultes

Très intéressants ces *Cahiers de bibliographie*. Ils contiennent de la bonne critique, signée de noms fort connus. Critique objective et d'une haute tenue littéraire, qui relève d'un humanisme franchement chrétien. Peut-être y aurait-il lieu de souligner un peu d'imprécision quant à la valeur morale des ouvrages critiqués et le manque fréquent de prise de position précise du critique quant à ces mêmes ouvrages ? Mais c'est sans doute là une attitude voulue et qui permet à ce « levain » spirituel de travailler paisiblement en pleine pâte. Un index bibliographique et une liste des ouvrages à paraître s'ajoutent aux études critiques qui sont toutes plutôt remarquables, telles, pour ce numéro, celles qui portent sur le *Barrès, défenseur de la civilisation* d'Albert Garreau, sur *Jésus en son temps* par Daniel-Rops, sur *Proudhon et le christianisme* par Henri de Lubac.

On ne peut douter du succès de ces *Cahiers* rédigés en équipe par des écrivains et des penseurs tels que Philippe Ariès, Gaétan Bernoville, Jean Canu, Louis Chaigne, Henri Clouard, André George, Henri Gouhier, Daniel Halévy, Robert d'Harcourt, Gabriel Marcel, Camille Mayran et Humbert Michaud. Il est à souhaiter qu'on s'abonne en masse chez nous à cette petite revue qui ne peut que contribuer à une saine orientation de la vie littéraire.

André JANOËL

*Le Monde français* [revue mensuelle]. Paris (41, rue de la Bienfaisance) et Montréal 4360, rue Le Moyne) [1945-...] 176 p. 22.5 cm. Fondateurs : A. et P. Duchêne. Réd. en chef : C.-A. Le Neveu et P. Tisseray.

Vol. 4, no 12 ; septembre 1946.

Dans le discours qu'il prononça à Montréal au banquet du *Monde français* et que celui-ci publie en premier article dans ce numéro de septembre, (p. 6), S. E. le Comte de Hautelocque disait :

« Quant à vous, Canadiens, vous avez l'honneur et la lourde charge de porter le flambeau de la culture française dans ce monde américain qui croît tous les jours en puissance, en richesse et en influence. Vous avez su adapter votre esprit et votre tempérament français à cette Amérique qui est maintenant devenue le centre du monde. C'est dire que nous avons un égal avantage, vous Canadiens français, à garder par des contacts étroits avec la France la vieille et traditionnelle inspiration de l'esprit français, et nous autres Français de France, à connaître par vous, Français d'Amérique, les nouvelles formes de cette pensée.

« Tel est exactement le but auquel répond *le Monde français* et c'est pourquoi je suis sûr que vous accueillerez cette revue avec la sympathie qu'elle mérite. »

Il faut dire que la revue mérite cette sympathie, car elle est toujours d'un grand intérêt et d'une haute tenue.

Dans son *Retour d'Amérique*, Jean Albert-Sorel fait l'éloge de la fidélité canadienne-française.

Quant au travail de Maxime Blocq-Mascart sur *l'Application de la Loi internationale au Procès de Nuremberg*, il expose avec talent et mesure des opinions par ailleurs fort contestables.

T. B.

Vol. 4, no 13 ; octobre 1946.

Comme les autres, ce numéro est intéressant et varié.

Dans son enlevant article : *l'Italie telle que je l'ai vue*, il me paraît regrettable non pas que le Comte Sforza s'en prenne à Charles Maurras et à Léon Daudet (p. 17), mais qu'il le fasse de si petite façon.

Je signale au lecteur l'analyse, sous la rubrique *Les Revues* (p. 166-167), de l'article du Père Donœur paru dans les *Études* de juillet-août dernier : *Retour aux sources de la vie sacerdotale*. Il s'agit surtout de l'étude du remarquable ouvrage de M. l'abbé Michonneau, curé de Colombes : *Pâroisse, communauté missionnaire*. Ces lignes donneront certainement le goût de parcourir l'article du Père Donœur et de lire l'abbé Michonneau lui-même.

T. B.

*La Nef* [revue mensuelle]. Paris (22-24, rue Huyghens). [1944-...] 176 p. 23 cm. Directeur-administrateur : R. Esme-nard.

3e année, nos 20 et 21 ; juillet et août 1946.

Appelle des réserves

Impossible de formuler un jugement catégorique sur un contenu aussi varié. « *La Nef* décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés. » Parmi les collaborateurs, on ne compte guère que des nouveau-venus dans le monde des lettres. Aucune tendance précise : on voudrait probablement ne heurter aucun préjugé. Ce qui empêche, par le fait même, la revue d'être absolument répréhensible, l'empêche aussi bien d'être absolument acceptable.

On juge de tout, on raisonne sur tout, on vise à un froid réalisme qui n'atteint cependant jamais le domaine des principes. De cet ensemble une impression se dégage forcément : dialectique à vide, course du chien qui se mord la queue. Tâtonnement vers la lumière, mais refus de l'accepter. On cherche avidement, mais quoi donc ?

Nouvelles, comptes rendus et chroniques accusent le même

désordre. Ceux qui cherchent sincèrement la vérité auront peut-être l'occasion de tomber sur quelque bonne page. Ceux qui savent où est la vérité, qui elle est, et ce qu'elle enseigne, n'en auront que plus de reconnaissance à l'auteur de toutes choses de les avoir délivrés de ce pincement bizarre que doit produire au cœur le spectacle de tant d'incertitudes et de folles équipées.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, o.p.

3e année, no 22 ; septembre 1946.

Le numéro entier est excellent, et si *la Nef* allait garder sa tenue de septembre elle deviendrait sûrement une des bonnes revues d'après-guerre. Cela étant, nous serions des plus heureux d'être obligés de retirer les réserves, peut-être un peu déclamatoires, en marge du numéro précédent.

En plus de très bons articles : *Lettres de Léon Bloy au comte Arthur de Gobineau*, *Balzac et les classes sociales*, *Discours à la Jeunesse allemande*, les Chroniques sont du plus grand intérêt.

*Croisade sans croix*, roman d'Arthur Kœstler, en dépit de la commotion soulevée en nous par le spectacle de tortures et d'incroyables détresses, nous paraît cependant manquer de réelle grandeur. L'art demande réflexion, création. Trop près de faits si brutaux, si exaspérants, ni les écrivains ni les poètes de l'heure n'ont encore eu le temps de les pénétrer, de les dominer, de les présenter de manière vraiment personnelle. Leur seule originalité, ils la cherchent dans l'objet raconté. D'où ce réalisme épuisant, et finalement banal. Réalisme matérialiste, et qui n'est pas le plus profond ni le plus vrai. Les sens en sont vite épuisés, comme d'une symphonie où tout ne serait que dissonance ; et l'esprit n'y trouvant pas son dû se désintéresse. Mais tout ceci dépasse déjà les limites d'une brève appréciation.

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, o.p.

## PÉRIODIQUES AMÉRICAINS

*The 1947 Esquire Calendar.*

Tout comme l'année dernière, le calendrier *Esquire* a fait son apparition dans les rues de Montréal. Dès le 8 octobre dernier, je pus le voir bien en vue et en quantité dans la plupart des kiosques des environs de la Place d'Armes.

Il s'agit là d'une collection de semi-nudités, de grues et de catins méprisables dont le sans-gêne ne peut que révolter tous les honnêtes gens. Pourra-t-on, les années prochaines, dresser un barrage efficace contre de telles invasions ? Ou bien, les exploitteurs du gogoïsme ou des turpitudes d'un certain public continueront-ils en paix leur sale commerce ?

T. B.

## TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués  
et de la cote morale

- A. (Abbé A.), 238  
 \*\*\* *Les apparitions de Fatima*, 225  
 ARAGON, *Servitude et Grandeur des Français*, B?, 248  
 ARMA (P.), *Les peuples chantent Noël*, 241  
 ARMA (P.), *Tous en chœur*, 242  
 ARMA (P.), *Unissons nos voix*, 242  
 BARBEAU (M.), *Ceinture fléchée*, 239  
 BARTHE (Dr R.), *Le jeu des anges*, 237  
 BERNAGE (B.), *La fillette à l'âge ingrat*, B, 237  
 BOÏVIN (L.), *Les odes mystiques*, 250  
 BORDET (C.), *Notre messe, le foyer de la charité*, 228  
 BOUDRIAS (Mme G.), *Hygiène familiale et sociale*, 238  
 BOUILLE (N.), *L'expérience pédagogique de Moûtiers*, 235  
 BOURÇOIS-MACÉ (A.), *L'abbé Mary Macé*, 252  
 BOUTS (C.), *Pacifique Nord*, 215  
 BOUTS (M.), *Pied-de-Biche*, 215  
 CAHOUR (Mme M.), *Les chevaliers de l'Île aux Pies*, 215  
 COURTOIS (A.), *À la lumière des mystères chrétiens*, 224  
 DALENS (S.), *La mort d'Eric*, 215  
 DENIS (R.), *La longue piste*, 215  
 DÉRIOL (C.), *Vaincus ou vainqueurs ?* 231  
 DESCOQS (P.), *Autour de la crise du transformisme*, 223  
 DESROCHES (H.-C.), [et autres], *Caractères de la communauté*, 230  
 \*\*\* *La femme, intendante du foyer*, 239  
 FERNEY (G.), *Fort Carillon*, 215  
 \*\*\* *La France généreuse*, 250  
 GARY (R.), *Education européenne*, M, 245  
 GATHERON (J.-M.), *Le pain et l'or*, 208  
 GILLOZ (Abbé), *Porte du Ciel*, 225  
 GRANDGÉRARD (L.), *L'art de peindre*, 240  
 GRANGER (A.-M.), *Comment préparer son mariage*, B, 229  
 HALDA (B.), *Connaissance de Claudel*, 243  
 HAMILTON (M. A.), *La démocratie anglaise en guerre*, 232  
 HUGO (V.), *Les misérables*, A l'Index, 202  
 \*\*\* *Jeunesse qui reconstruit*, 227  
 KESSEL (J.), *Les Maudru*, D, 245  
 KIPLING (R.), *Le Livre de la Jungle*, 217  
 KIPLING (R.), *Le Second Livre de la Jungle*, 217  
 KLUG (Chan. I.), *Les profondeurs de l'âme*, 226  
 LAFORCE (E.), *Bâtisseurs de pays*, 251  
 LAMENNAIS, *Imitation de Jésus-Christ*, 224  
 L'ARCHEVEQUE-DUGUAY (J.), *Mater*, 249  
 LEBRET (L.-J.) [et autres], *Propriété et communautés*, 236  
 LE COUR GRANDMAISON (J.), *Les bases chrétiennes d'une constitution*, 232  
 LE DOUAREC (F.), *Robinsons scouts*, 215  
 LEGENDRE (J.), *Qu'est-ce qu'un catholique ?* 228  
 LE MOING (Abbé), *L'enquête religieuse avant le mariage*, B, 229  
 LÉTOURNEAU (F.), *Le comté de Nicolet*, 232  
 \*\*\* *Le livre de caisse du foyer*, 239  
 MAUROIS (A.), *Le cercle de famille*, D, 246  
 PARENT (C.), *Ave Maria*, D, 247  
 PAROUTAUD (J.-M.-A.), *Temps fous*, B?, 248  
 PERSE (St.-J.), *Anabase*, B?, 243  
 POULET (Dom C.), *Initiation à l'histoire ecclésiastique*, 229  
 PRÉVOST (S.-L.), *Le club des « Cuillots »*, 215  
 PRICE (J.), *Les syndicats anglais et la guerre*, 235  
 \*\*\* *Répertoire général des Films, 1946*, 223  
 ROCHE (A.), *Le chef à l'œil d'ivoire*, 215  
 S.B.D.F., *Guide des Lectures et des Bibliothèques*, 222  
 SEGHERS (P.), *Le domaine public*, B?, 244  
 VÉRITÉ (M.), *Soulec, le démon des brumes*, 248

## LES ARCHIVES DE FOLKLORE

Recueil semestriel de tradition canadienne

Le folklore d'un pays, c'est la manifestation de la vie de tout un peuple. Dans les danses, les chants, les costumes, les arts d'un pays, d'une région, on retrouve le fonds humain des habitants, leur manière de penser, leurs inquiétudes aussi.

Au Canada français, notre richesse folklorique est trop peu connue. Des spécialistes qui depuis de nombreuses années se sont adonnés aux recherches folkloriques, ont mis sur pied une publication semestrielle entièrement consacrée aux traditions populaires canadiennes. *LES ARCHIVES DE FOLKLORE* contiennent des documents et études sur les mœurs, les coutumes, les croyances, les légendes, les contes, les chansons, et les arts populaires au Canada français. De nombreux dessins et hors-texte accompagnent les textes.

Au sommaire du premier recueil, remarquons, entre autres études : *Le folklore et l'histoire*, par F.-A. Savard et Luc Lacourcière ; *Nos hérédités provinciales françaises*, par Archange Godbout ; *Refrains canadiens des chansons de France*, par François Brassard ; *Le costume traditionnel féminin*, par Madeleine Doyon ; *Contes populaires canadiens*, par Marie-Rose Turcot ; *Notre-Dame de Recouvrance*, par Marius Barbeau ; *Les Dires des vieillards*, par Victor Tremblay ; *Les écoliers de Pontoise*, par Luc Lacourcière ; et *Confrérie des menuisiers de Madame sainte Anne*, par Marius Barbeau.

Collaborent à la revue :

Luc Lacourcière  
F.-A. Savard  
Archange Godbout  
Jacques Rousseau  
Guillaume Vénial  
François Brassard  
M. Béclard d'Harcourt

Marius Barbeau  
Madeleine Doyon  
Victor Tremblay  
Jeannine Bélanger  
Marie-Rose Turcot  
Rosette Renshaw  
William Locke

Le numéro 204 pages : \$3.00. L'abonnement annuel (2 nos) \$5.00.

Pour toute question de rédaction, s'adresser à :

*Archives de Folklore*, Université Laval, Québec ;

pour toute question d'administration, aux  
Editions FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques,

Montréal, Canada.

